

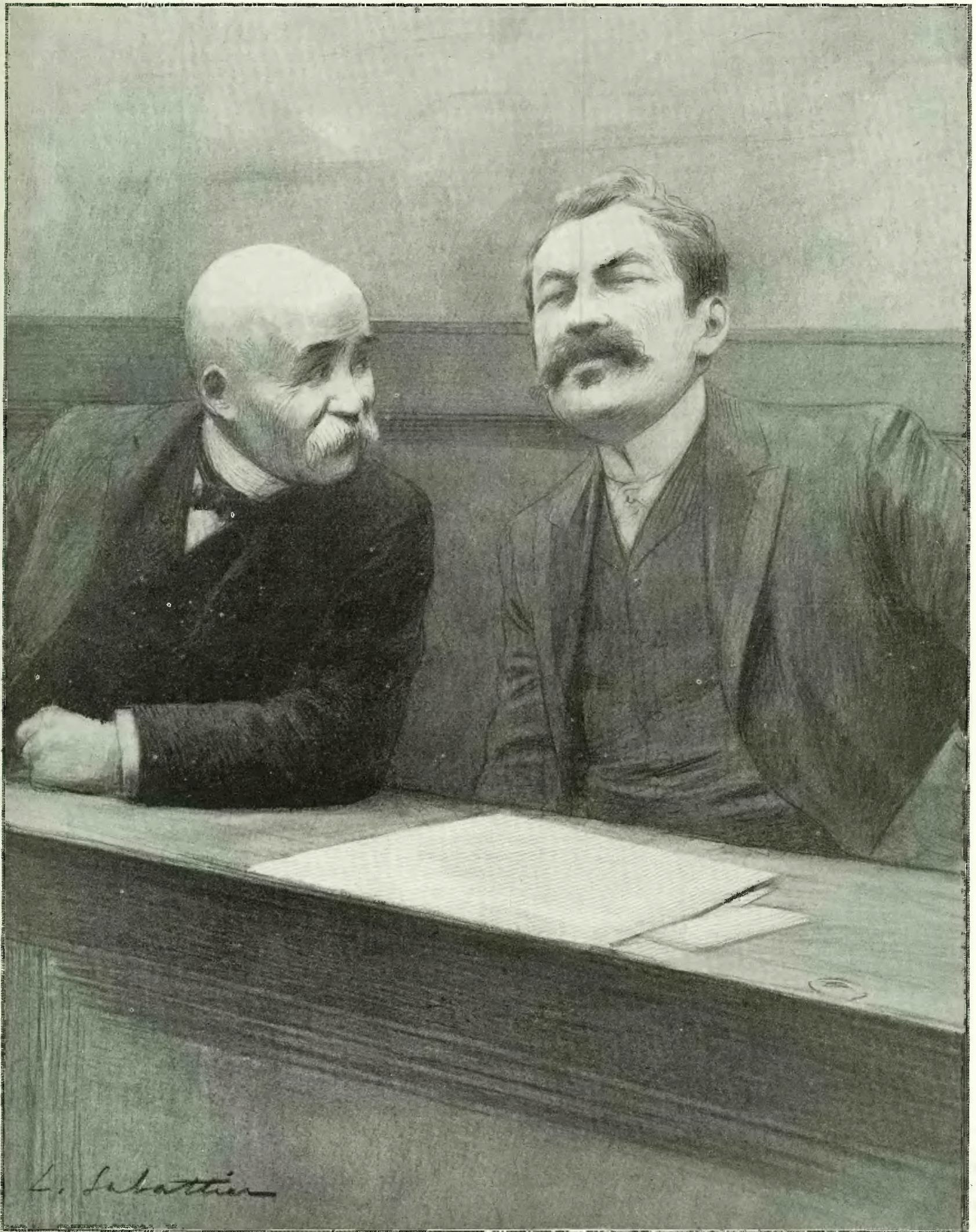
Ce numéro contient : 1^o *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet d'ANNA KARÉNINE, par M. Edmond Guiraud (d'après Tolstoï);
2^o Le 13^e fascicule du roman nouveau de M. Maurice Montégut : *DU PAIN !*

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 23 FÉVRIER 1907

65^e Année. — N^o 3339



PENDANT L'INTERPELLATION (19 février).

Au banc des ministres : M. Clemenceau et M. Briand achèvent de se mettre d'accord.

Dessin de séance de L. Sabattier. — Voir l'article, page 136.

COURRIER DE PARIS



Qui de nous n'a, parmi ses relations, un grincheux que les plus incontestables bonheurs ne sauraient désarmer ? J'ai rencontré le mien hier. Ah ! cette conversation que nous eûmes ! Je vous en fais juge.

LE GRINCHEUX, avec un ricanement déjà de mauvais augure. — Eh bien ?... Cette nomination ?

MOI. — Quelle ?

LE GRINCHEUX. — ... De M^{me} Sarah Bernhardt au Conservatoire... comme professeur ?

MOI. — Elle est excellente.

LE GRINCHEUX. — Vous n'êtes pas difficile !

MOI. — Au contraire. C'est parce que je le suis que je trouve qu'il était impossible de conclure un meilleur choix, plus sensé, plus pratique. En présence d'une pareille candidature toutes les autres devaient, avec une humilité aussi sincère qu'instantanée, s'anéantir et couler à pic. Elles l'ont fait. C'est comme si le président de la République s'était, à l'Académie, présenté au fauteuil de M. Perraud. Le cardinal Mathieu lui-même se fût effacé. Et puis, si je jette les yeux autour de moi sur la vaste scène du monde, que vois-je ? Je vois avec une patriotique allégresse que cette nomination de M^{me} Sarah Bernhardt a aussitôt amené une détente dans notre politique générale, aussi bien à l'extérieur qu'au dedans. Le Maroc s'est apaisé. La rente a fait un petit bond. Il est enfantin de chercher aujourd'hui la raison mystérieuse du récent voyage d'Edouard VII à Paris. Il était venu, incognito, brusquer cette affaire ; ce n'est plus aujourd'hui un secret pour personne. Comment voulez-vous alors qu'en présence d'un événement mondial qui a rempli les colonnes de tous les journaux d'Europe, et d'une telle importance qu'il a su nous masquer pour quelques jours les petites difficultés secondaires que nous causent, dans l'ordre religieux et financier, certaines questions mal posées, je ne me réjouisse pas de tout mon cœur comme homme et comme Français ? J'ajoute que M^{me} Sarah Bernhardt sera un admirable, un incomparable professeur.

LE GRINCHEUX, sarcastique. — Si elle professe ?... Si elle fait sa classe ?

MOI, indigné. — Elle la fera !

LE GRINCHEUX (haussement d'épaules).

MOI. — Elle la fera !

LE GRINCHEUX (il siffle).

MOI. — Elle la f...

LE GRINCHEUX. — Vous n'en pensez pas un mot !

MOI. — Je le pense. Parce qu'elle l'a dit. Elle a mieux fait que de le dire. Elle l'a juré. Elle a mieux fait que de le jurer, elle a signé un traité avec le ministère. Dédit d'un million si elle manque une seule classe. D'ailleurs, en ce cas-là, Dieu merci !... la France est encore assez riche... nous nous cotiserions tous... Une souscription nationale, ainsi que pour les grandes catastrophes, couvrirait l'amende dans les vingt-quatre heures... Mais cela n'arrivera pas et ces précautions mêmes étaient inutiles et vaines avec M^{me} Sarah Bernhardt. Sa parole suffit. Tous ceux qui la connaissent le savent bien. Elle fera sa classe, vous dis-je, avec exactitude, amour et ponctualité. Son enseignement sera supérieur à celui de tous les autres professeurs, et on le verra bien aux résultats, car ses élèves n'auront qu'à paraître pour remporter en se jouant les premiers prix de fin d'année. Enfin la présence de la géniale artiste va réveiller le vieux Conservatoire engourdi. Pourvu toutefois qu'au contact un peu grisant de toutes ces jeunesse, M^{me} Sarah Bernhardt n'aille point à nouveau se livrer aux spirituelles excentricités d'antan ? Si nous allions la voir apparaître un

jour tenant en laisse un jeune léopard ? Quoi qu'il en soit, je suis sûr que sa classe ne sera pas banale, et qu'on sera loin de s'y ennuyer.

LE GRINCHEUX. — Oui. Mais... Et les tournées ?

MOI. — C'est fini. Elle n'en fera pas. Elle ne tourne plus.

LE GRINCHEUX. — Oh ! Plus d'Amérique en délire ? Plus de naufrage ? Plus de câblogrammes sensationnels ?

MOI. — Plus.

LE GRINCHEUX. — Plus de théâtre de grande tente, comme sous Abraham ?

MOI. — Plus. On a sa parole.

LE GRINCHEUX. — La province, allons ? Ah ! au moins la petite province ?

MOI. — La province non plus.

LE GRINCHEUX. — Hein ? Pas un joli Nice par-ci par-là ? Un petit Monte-Carlo avec Gunsbourg ?

MOI. — Pas davantage.

LE GRINCHEUX. — Rien de rien ? Allons ! Je veux le voir pour le croire, et même quand je l'aurai vu, je ne le croirai pas.

MOI. — Tant pis pour vous ! M^{me} Sarah Bernhardt ne quittera plus Paris.

LE GRINCHEUX. — Je pense à une chose.

MOI. — A quoi ? Ça va être encore une insinuation désobligeante ?

LE GRINCHEUX. — Non. Savez-vous comment tout cela finira ? Elle sera décorée un de ces quatre matins, car on ne l'a pas nommée professeur pour autre chose, et, une fois enrubannée, dans six mois elle donnera sa démission.

MOI, avec force. — Jamais ! C'est une infamie ! Elle a déclaré publiquement le contraire. Si on la décore comme professeur, elle refusera la croix.

LE GRINCHEUX. — Tralala.

MOI. — Il n'y a pas de tralala. Elle veut être décorée comme artiste, et elle a superbement raison. Et, quant à démissionner... encore moins ! Vraiment, mon cher, vous avez une tournure d'esprit diabolique.

LE GRINCHEUX. — Parions ?

Je me suis sauvé, sans même lui répondre. Il m'exaspérait. Je l'aurais tué.

Voilà Donnay de l'Académie. J'en suis, avec la foule de ses innombrables admirateurs, bien sincèrement joyeux. Peu d'esprits sont plus séduisants, d'une plus originale et espiègle fantaisie. C'est un Parisien de France. Il a, jusque dans ses fines gaietés, la langueur sentimentale du poète. La prose d'un écrivain bénéficie toujours des vers qu'il a rimés, surtout quand c'était à vingt ans. Celle de Donnay caresse et chante et garde un tour harmonieux. Ne doutez pas qu'en faisant l'éloge du noble Albert Sorel il ne sache avoir sur la terre et le ciel de Normandie de délicieuses trouvailles de mots et de sentiments, car il aime avec religion la campagne, les arbres, les fleurs, les grands espaces, les plaines, la mer. Il y a du contemplatif en lui et un Oriental qui, heureusement pour nous, ne sommeille pas trop.

Et puis, en dehors de son très personnel talent, il a ce rare mérite d'être resté lui-même. Il a le cœur ne varie-t-il. Les succès ne l'ont pas déformé comme tant d'autres que rapetisse la grandeur. Il s'est conservé jeune d'esprit, d'humeur et de visage, de cette belle et rayonnante jeunesse que l'on a tant de peine à garder chez soi, qui veut toujours prendre congé. A lui, elle demeure incroyablement fidèle, par égoïsme et intérêt sans doute, parce qu'il est l'auteur d'*Amants*, et qu'à ce titre elle peut bien, par gratitude, faire pour lui une petite exception. Et que dire du camarade, de l'ami, de sa cordialité franche, douce et

sans bruit ? Depuis bientôt... (chut ! inutile de nous vieillir !) que nous nous connaissons, jamais le plus petit nuage... n'est-ce pas, Donnay ? Il a peu d'amitiés, il ne les entasse pas, mais celles qu'il a tiennent bien. Et jamais non plus je n'ai entendu tomber de sa bouche une parole amère ou méchante sur qui que ce soit. Dieu sait cependant s'il aurait les moyens d'y aller de la pointe ! Il préfère renoncer au mot qui blesserait.

Ces choses, je ne l'ignore pas, sont « en dehors », n'ont rien à voir avec la littérature, et ce n'est pas pour elles que Donnay fut reçu l'autre jeudi dans l'antichambre de la Postérité, mais c'est tout de même aussi une des raisons pour lesquelles il m'a fait plaisir de lui donner, le premier, l'accolade dans l'instant de trouble exquis où son immortalité de cinq minutes était encore toute chaude, balbutiante, et si gentiment émue.

Aimez-vous les jouets ?

Un jouet moderne, fût-il brisé, un polichinelle qui n'a qu'une jambe et qui gît à terre les bras en croix, un cheval de bazar en carton marbré comme une galantine et eût-il perdu sa tête, font déjà battre mon cœur. Mais de quelle façon rendre le charme puissant qu'exercent sur mon cerveau malade les jouets anciens, fragiles et décolorés, tristes aussi comme il convient à des jouets d'il y a très longtemps avec lesquels aucun enfant ne joue et ne jouera jamais plus ? Ils ne sont touchés à présent que par des doigts respectueux d'antiquaires, d'amateurs jaloux qui les emprisonnent dans des palais de glaces où ils se réfléchissent éternellement en une immobilité bien solennelle pour eux. On ne leur fait prendre l'air que pour les épousseter ou les montrer de plus près à des visiteurs de marque.

Sans doute, au fond de leur âme ingénue et falote (tenez pour sûr qu'ils en ont une !) ils éprouvent une certaine satisfaction d'orgueil à se survivre ainsi, depuis tant d'années, au milieu de l'admiration des grandes personnes, ils n'ignorent pas qu'ils valent aujourd'hui beaucoup d'argent après avoir, la plupart du temps, coûté si peu de chose ; mais, malgré cela, je crois deviner qu'ils s'ennuient roide et regrettent de n'être plus bousculés par des petites mains, même meurtrières. J'ai toujours pensé que la poupée avait dans les veines du son de M^{me} Sganarelle et qu'il ne lui déplaisait nullement d'être battue, voire vidée et massacrée. Quoi qu'il en soit, la vue de ces vestiges m'accable d'une indicible émotion, surtout si je songe aux lointaines poussières des hommes et des femmes dont ils ont éveillé les premiers rires, les premières et cruelles amours.

M. Henry d'Allemagne, l'érudit et le chercheur fameux qui possède la plus rare collection de ces reliques enfantines, nous avait aimablement conviés, cette semaine, à la visiter dans son hôtel de la rue des Mathurins, rempli du haut en bas de curiosités et d'objets précieux. Nous avons passé là de bien bons instants. La réunion, des plus brillantes, qui comptait un grand nombre de notabilités de toutes sortes, avait surtout pour but de faire mieux connaître L'ART ET L'ENFANT, société des amateurs de jouets artistiques anciens pour l'encouragement à l'éducation esthétique de l'enfance. Le nom est long comme un petit chemin de fer, mais il dit ce qu'il veut dire. Je ne saurais trop recommander cette société dont M. Léo Claretie est le zélé président. Grâce à d'illustres patronages qu'elle a su déjà conquérir, elle espère arriver bientôt à la création d'un musée des plus beaux jouets anciens. Quelle féerie ce sera ! L'on y verra des pièces historiques, royales, du quinzième au dix-neuvième siècle.

Cependant, à toutes les poupées, debout en

robe de brocart ou bien bordées, jusqu'à leur menton de cire, dans des lits d'apparat à baldaquin et à petits plumets, à toutes ces riches « filles » d'anciennes princesses ou d'infantes, j'aurai la faiblesse de toujours préférer la poupée naïve et émouvante qui posséda le cœur de nos grand-mères du temps qu'elles étaient petites, avec un pantalon long brodé, je veux bien dire la poupée française, à tête de bois, aux jambes de peau glacée dures comme un bourrelet, à l'œil qui s'étonne, aux pommettes couler de radis.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

MOLIÈRE ET ROSTAND TRADUITS EN ALLEMAND

M. Briand, ministre de l'Instruction publique, vient de décorer de la Légion d'honneur le célèbre écrivain allemand Ludwig Fulda. Jamais auteur étranger n'a mieux mérité une récompense française.

Ludwig Fulda est un des poètes dramatiques les plus notoires de l'Allemagne actuelle. Ses comédies en vers sont fort goûtées pour l'élégance souriante de la forme et l'ingéniosité délicate de la pensée. *Le Talisman*, *les Sœurs jumelles*, et une pièce récente, *le Roi clandestin*, sont, de l'autre côté du Rhin, au répertoire de toutes les scènes qui se respectent.

Mais, outre les œuvres où Fulda verse son inspiration personnelle, le poète a entrepris un travail considérable qui lui vaut tout particulièrement notre reconnaissance, qui exige un courage et un désintéressement assez rares chez un écrivain qui peut vivre de sa propre renommée : une traduction complète des œuvres de Molière.

Il existait déjà de nombreuses traductions allemandes de Molière, mais elles étaient, en général, l'œuvre de professeurs, de critiques, et il n'y a rien de plus détestable — en Allemagne plus encore qu'ailleurs — qu'un professeur qui fait de la littérature. Quelques adaptations étaient célèbres. Le classique Kleist avait trinité avec des doigts de plomb la divine légèreté d'*Amphitryon*. On jouait *L'Avare* dans une invraisemblable adaptation de Dingelstedt qui avait ajouté à l'œuvre des facéties et des scènes entières de sa façon.

Toutes ces traductions étaient donc des trahisons. Celles de Fulda sont, au contraire, des adaptations d'une sûreté, d'une mesure, d'un goût extraordinaires. Tout est rendu et non pas seulement le sens, mais l'âme même des idées et des mots.

Le succès en a été prodigieux. Il s'est passé là un événement peut-être unique dans l'histoire littéraire. Molière était fort méprisé en Allemagne. Des critiques qui fai-

saient autorité l'accusaient d'avoir usurpé sa gloire. On oubliait que Goethe vénérât notre génial classique. « Schlegel et les romantiques, écrit Ludwig Fulda, le jetaient à la vieille ferraille. Hettner, dans son *Histoire de la littérature*, si lue, le dénigrait en des sermons doctoraux. Heinrich Laube, au nom de sa longue expérience du théâtre, l'accusait de manquer totalement de technique dramatique et d'être incapable de produire le moindre effet sur des spectateurs modernes. » Bref, Molière était ou ignoré ou, ce qui est pis, mal compris.

Dès les premières traductions de Fulda, il se produisit une révolution radicale dans l'esprit allemand, une révolution qui tient du prodige. Molière est aujourd'hui un des auteurs les plus joués de l'Allemagne. Je ne possède que la statistique de la saison théâtrale 1904-1905, pendant laquelle il y eut 112 représentations de Molière.



Ludwig Fulda. — Phot. Marceau.

Depuis, ce chiffre a encore augmenté, m'a-t-on dit. On représente *L'École des femmes*, *L'Avare*, etc., jusque sur les plus petites scènes, jusque sur des tréteaux entourés d'une population qui ne dépasse pas celle de Lunéville. De grandes cités ont organisé des cycles moliéresques. Ainsi le théâtre de la cour de Dresde joua, coup sur coup, huit œuvres de Molière. Le succès fut tel qu'il fallut donner une nouvelle série de ces représentations.

Tartuffe a été, dans l'adaptation de Fulda, joué, à peu d'intervalle, sur quatre scènes différentes de Berlin : Deutsches-Theater, Lessing-Theater, Berliner-Theater, Schiller-Theater. Il a été joué, tout récemment, à Vienne, Munich, Dresde, Cologne, Breslau, Francfort-sur-le-Main, Karlsruhe, Bonn, Posen, Chemnitz, Hambourg, Altona, Strasbourg, Leipzig, Brême, Magdebourg, Essen, Meiningen, Munster, Fribourg, Rostock, Bromberg, Oldenburg, Mannheim, Zurich, Dusseldorf, Prague, Crefeld, Göttingen, Potsdam, Bielefeld, Gœrlitz, Eisenach, Bayreuth, Bâle, Augsburg, Mayence, Hanovre, Kiel, Dessau,

Brunn, Hildesheim, etc., etc. Il a été joué en allemand jusqu'à Saint-Petersbourg.

Cette énumération suffit, en vérité. Il serait trop humilant pour notre amour-propre national de comparer une statistique des représentations de *Tartuffe*, en France, voire à Paris, pendant ces dernières années. Notre seule excuse est que Molière a, pour l'Allemagne, grâce à Fulda, le mérite de la nouveauté, et que, chez nous, on ne le voit pas volontiers représenter parce qu'on le lit trop.

Le Misanthrope a eu un succès égal à *Tartuffe*. Après lui, *les Femmes savantes*, *L'École des femmes*, *L'Avare*, *le Malade imaginaire*, se sont partagé les suffrages du public allemand. *Amphitryon* a moins bien réussi.

Outre les œuvres de Molière, Ludwig Fulda a fait représenter *les Noces de Figaro*, de Beaumarchais, et, s'attaquant au répertoire moderne, *les Romanesques* et *Cyrano de Bergerac*.

C'est véritablement une chance unique pour un poète comme Rostand de trouver pour le traduire un autre poète comme Fulda. La version allemande de *Cyrano* a obtenu un succès considérable. Pourtant jamais œuvre n'a été, fond et forme, plus étrangère au génie allemand. Il a fallu un tour de force d'imagination et de compréhension pour la faire applaudir sur les bords de la Sprée.

Le travail d'un traducteur est des plus difficiles. Il lui faut connaître, dans les nuances, la langue dont il fait la version, et il lui faut aussi connaître admirablement les ressources de sa propre langue. Il lui faut encore pénétrer, jusqu'aux moelles, la psychologie de l'auteur et la psychologie propre de l'œuvre. Ainsi que l'a dit Fulda lui-même, la suprême fidélité consiste à écrire dans le ton du modèle. Une traduction, même exacte, est inférieure lorsque, l'écrivain original ayant écrit en majeur, l'adaptation se fait en mineur.

Ludwig Fulda a réussi à saisir et à rendre toutes ces subtilités. Il n'a germanisé ni Molière, ni Rostand. Il a glissé entre l'œil du spectateur allemand et l'idée française un écran révélateur comme celui qui, transposant les rayons X, permet à notre rétine de voir tout à coup ce qui lui est naturellement invisible. Il n'a rien dénaturé. Chaque vers est représenté par un autre vers, au point que chaque acte a exactement, en allemand, la même étendue qu'en français. C'est la perfection.

Ce n'est pas offenser les lecteurs de *L'Illustration* que de supposer que la majorité d'entre eux ne seraient pas capables d'apprécier les exemples que nous pourrions citer de la version allemande de *Cyrano* ou du *Misanthrope*. Nous avons donc essayé, en retraduisant mot à mot en français quelques passages de cette adaptation, de donner une idée du procédé de Ludwig Fulda. C'est assurément le trahir que d'agir ainsi, sans conserver la saveur des vers et ce je ne sais quoi qui fait que les mots allemands, même lorsqu'ils ne s'adaptent pas toujours exactement aux mots français, produisent, dans l'ensemble, une impression d'identité littéraire parfaite. Nous publions pourtant, à titre de simple curiosité, le résultat de cette retraduction.

LOUIS FOREST.

TEXTE ORIGINAL D'UNE SCÈNE DU « MISANTHROPE »

Acte premier. — Scène première.

PHILINTE, ALCESTE

PHILINTE
Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?
ALCESTE
Laissez-moi, je vous prie.
PHILINTE
Mais encor dites-moi quelle bizarrerie...
ALCESTE
Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.
PHILINTE
Mais on entend les gens, au moins, sans se fâcher.
ALCESTE
Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.
PHILINTE
Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre, Et quoique amis enfin, je suis t. ut des premiers...
ALCESTE
Moi, votre ami ? rayez cela de vos papiers. J'ai fait jusques ici profession de l'être ; Mais après ce qu'en vous je viens de voir paraître, Je vous déclare net que je ne le suis plus, Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.
PHILINTE
Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte ?
ALCESTE
Allez, vous devriez mourir de pure honte ; Une telle action ne saurait s'excuser, Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser. Je vous vois accabler un homme de caresses, Et témoigner pour lui les dernières tendresses ; De protestations, d'offres et de serments, Vous chargez la fureur de vos embrassements ; Et quand je vous demande après quel est cet homme, A peine pouvez-vous dire comme il se nomme ; Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant, Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent. Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme, De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme ; Et si, par un malheur, j'en avais fait autant, Je m'irois, de regret, pendre tout à l'instant...

TEXTE TRANSFORMÉ PAR LA TRADUCTION ALLEMANDE

Acte premier. — Scène première.

PHILINTE, ALCESTE

PHILINTE
Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?
ALCESTE
Laissez-moi en paix.
PHILINTE
Mais non. En vérité, quelle bizarre lubie ?...
ALCESTE
Allez-vous-en, tout de suite. Telle est ma volonté.
PHILINTE
Avant de se fâcher, on écoute d'abord.
ALCESTE
Je veux me fâcher, et je ne veux rien écouter.
PHILINTE
Qu'est-ce que signifie cette aigreur sauvage ? Elle est capable de troubler la meilleure amitié...
ALCESTE
Moi ? votre ami ? Non, rayez-moi (de la liste de vos amis). Le lien qui nous unissait s'est brisé en morceaux. Depuis qu'aujourd'hui votre âme s'est trahie, Je déclare que je ne suis plus votre ami, Et que je ne veux plus rien avoir de commun avec la sour-
PHILINTE [noiserie]
Qu'est-ce donc qu'en moi vous avez pris en si mauvaise
ALCESTE [part ?]
Vraiment vous devriez mourir de honte. Une telle manière d'agir mérite les mots les plus vifs, Doit faire s'emporter tout homme d'honneur ! Je vous vois embrasser un homme là-bas, Avec amabilité et avec chatterie ; Vous entassez sur cette attitude chaleureuse, Des protestations, des offres, des serments, Et vous ne pouvez, lorsqu'il est hors la porte, Fas même me dire son nom ; Votre cordialité s'est évanouie, Vous parlez de lui sur un ton froid, indifférent. Morbleu ! Cela est misérable, lâche, bas De se salir ainsi sa propre âme ! Et si cela m'était arrivé, Je me hâterais, par dégoût, d'aller me pendre...

TEXTE ORIGINAL D'UNE SCÈNE DE « CYRANO DE BERGERAC »

Acte premier. — Scène IV.

DE GUICHE

Personne ne va donc lui répondre ?...
LE VICOMTE
Personne ?
Attendez ! Je vais lui lancer un de ces traits !...
(Il s'avance vers Cyrano qui l'observe, et se campant devant lui d'un air fat.)
Vous... vous avez un nez... heu... un nez... très grand.
CYRANO, gravement.
Très.
LE VICOMTE, riant.
Ha !
CYRANO, imperturbable.
C'est tout ?...
LE VICOMTE
Mais...
CYRANO
Ah ! non ! c'est un peu court, jeune homme ! On pouvait dire... Oh ! Dieu !... bien des choses en somme... En variant le ton, — par exemple, tenez : Agressif : « Moi, monsieur, si j'avais un tel nez, Il faudrait sur-le-champ que je me l'amputasse ! » Amical : « Mais il doit tremper dans votre tasse : Pour boire, faites-vous fabriquer un hanap ! » Descriptif : « C'est un roc !... c'est un pic !... c'est un cap ! Que dis-je, c'est un cap ?... C'est une péninsule ! » Curieux : « De quoi sert cette oblongue capsule ? D'écritoire, monsieur, ou de boîte à ciseaux ? » Gracieux : « Aimez-vous à ce point les oiseaux Que paternellement vous vous préoccupez De tendre ce perchoir à leurs petites pattes ? » Truculent : « Ça, monsieur, lorsque vous pétenez, La vapeur du tabac vous sort-elle du nez Sans qu'un voisin ne crie au feu de cheminée ? » Prévenant : « Gardez-vous, votre tête entraînée Par ce poids, de tomber en avant sur le sol ! » Tendre : « Faites-lui faire un petit parasol De peur que sa couleur au soleil ne se fane ! » Pédaat : « L'animal seul, monsieur, qu'Aristophane Appelle Hippocampephantocamélus Dut avoir sous le front tant de chair sur tant d'os ! » Cavalier : « Quoi, l'ami, ce croc est à la mode ? Pour pendre son chapeau, c'est vraiment très commode !...

TEXTE TRANSFORMÉ PAR LA TRADUCTION ALLEMANDE

Acte premier. — Scène IV.

GUICHE

Personne ne répond ?
VALVERT
Attendez. J'ai quelque chose sur chantier. Attention ! Je vais lui envoyer ça !
(Il va à Cyrano, et se plante devant lui d'un air fat.)
Hé !
Vous avez un très... très long nez.
CYRANO
C'est juste.
VALVERT, riant.
Ha !
CYRANO
Rien de plus ?
VALVERT
Comment ?
CYRANO
C'est un peu maigre. Il ne vous vient rien d'autre à l'idée ?... A moi, beaucoup. Et l'on pourrait aussi varier le ton. Agressif : « Si je portais une telle masse de nez Je me la ferais aussitôt amputer. » Amical : « Est-ce qu'il ne boit pas avec vous dans la tasse ? Vous devriez savourer la soupe dans un hanap. » Descriptif : « Rocher sourcilieux, montagne et plaine ! Un cap, une péninsule, une île ! » Curieux : « Qu'est-ce qu'il y a dans cet étui ? Une écritoire ou une pince à sucre ? » Aimable : « Etes-vous un ami des oiseaux, très cher, Et avez-vous paternellement préparé cette perche Comme soubassement à des nids d'hirondelles ? » Importun : « Quand vous fumez du tabac Et que la fumée monte au firmament, Est-ce que les voisins ne crient pas : Au feu ! » Prévenant : « Vous devriez faire grande attention, Sans quoi la pesanteur vous fera tomber en avant ! » Tendre : « Tendez donc un store par-dessus, Sans quoi il pâlira au soleil. » Pédaat : « L'animal aristophanesque Hippocampephantokamelus Portait évidemment un tel ornement nasal ! » Moderne : « Combien ce crochet est pratique Pour y suspendre son chapeau !...



LES PLAISIRS D'UN VOYAGE A PARIS INCOGNITO : ÉDOUARD VII CHEZ M. GROULT

Voyager *incognito*, — voilà, pour un souverain, le plus cher et le plus irréalizable des rêves ! Sous le nom de duc de Lancastre, S. M. Edouard VII venait prendre, il y a quelques jours, de courtes vacances au milieu de nous. Le plus parisien des monarques étrangers peut-il se vanter pourtant d'avoir un seul instant échappé à nos curiosités respectueuses, mais implacables ? Assurément les photographes n'ont pu suivre le roi partout. Mais il n'y a pas, au service de l'Actualité, que les objectifs du photographe : il y a l'œil, il y a le crayon du dessinateur qui *a vu*, ou à qui simplement une confiance a été faite et qui réussit, de mémoire, à transformer en un document historique cette confiance-là... Sem excelle à ce jeu peu facile : il nous en donne ici une amusante preuve.

Il paraît que, durant son séjour à Paris, le roi Edouard exprima le désir de connaître la « galerie » d'un de nos plus célèbres collectionneurs, M. Groult. M. Groult n'est guère connu de la foule que comme l'un de nos plus considérables fabricants de pâtes alimentaires ; les artistes, eux, saluent en ce grand industriel un amateur d'art très fin, très éclairé, et singulièrement heureux dans le choix de ses acquisitions.

C'est ainsi que la galerie de M. Groult est une des très rares galeries françaises — la seule, peut-être ? — où l'on rencontre des *Turner*. Ce « Delacroix du paysage », comme l'ont appelé les Anglais, est à peine représenté dans nos collections nationales : le Louvre ne possède qu'un seul *Turner* qui fut donné d'ailleurs récemment par M. Groult lui-même. Le roi Edouard a éprouvé la légitime curiosité de connaître ceux que M. Groult possédait. Ce souverain se doute-t-il qu'il fut là l'objet d'une faveur tout à fait rare ? Car on les compte, ceux qui furent admis à l'honneur d'admirer les *Turner* de M. Groult. « Regardez-les bien, disait un jour le grand industriel à l'un de ses visiteurs ; regardez-les bien, car vous ne les reverrez plus... » Ce qui signifiait que la faveur une fois accordée ne le serait pas deux fois.

M. Groult n'a point, en effet, l'orgueil de ses collections, comme tant d'autres. Il aime ses tableaux d'un amour égoïste et sauvage ; il lui semble qu'à les venir voir on lui dérobe quelque chose d'eux. Ne nous moquons pas. C'est là une très noble et très humaine façon d'aimer la beauté des choses...

M^{lle} Carmen Sylva.M^{lle} Gabrielle Norma.M^{lle} Germaine Resly.M^{lle} Camille du Moulin.

(Une des cinq jeunes filles de la classe, M^{lle} Chanove, est souffrante et a manqué le premier cours de M^{me} Sarah Bernhardt.)

M^{me} SARAH BERNHARDT

PROFESSEUR AU CONSERVATOIRE

Le grincheux interlocuteur de M. Henri Lavedan (voir le *Courrier de Paris*) avait tort. M^{me} Sarah Bernhardt est venue, dès mardi, au Conservatoire, prendre possession de sa classe...

La matinée de ce 19 février sera, pour les féministes, à marquer « d'une croix ». (Pour M^{me} Sarah Bernhardt aussi, ajoutent tout bas ses amis.) C'est en effet mardi dernier qu'on vit s'installer pour la première fois, en une chaire professorale de déclamation dramatique, une femme. Et, dans l'histoire de notre vieux Conservatoire, cet avènement... est un événement. *Novus rerum nascitur ordo.*

Les classes de déclamation sont, faubourg Poissonnière, au nombre de six. Les quatre plus anciens professeurs sont MM. Silvain, Paul Mounet, Leloir et Georges Berr, sociétaires du Théâtre-Français. Deux démissions récentes, et qui firent quelque bruit, amenaient au Conservatoire — il y a environ un an — deux professeurs nouveaux en remplacement de MM. Le Bargy et de Féraudy : c'étaient deux sociétaires encore, M. Truffier et le regretté Pierre Laugier, que remplace M^{me} Sarah Bernhardt. La nomination de l'illustre tragédienne est donc une double innovation, puisqu'elle marque la fin d'une règle à laquelle la direction des Beaux-Arts était, croyons-nous, toujours restée fidèle, et qui consistait non seulement à n'appeler à l'enseignement dramatique que des professeurs hommes, mais à ne recruter ce personnel enseignant que parmi l'état-major de la grande Maison, — autrement dit parmi les sociétaires de la Comédie-Française.

M^{me} Sarah Bernhardt, qui doit à ses élèves,

M^{me} Sarah Bernhardt.

Phot. Nadar.

aux termes du règlement, deux leçons de deux heures par semaine, n'a en réalité commencé son cours que jeudi. La séance de mardi ne fut qu'une présentation des élèves au professeur, — suivie d'une courte audition, où chacun et chacune s'efforcèrent de briller, tout au moins de plaire...

La grande comédienne sera le professeur qu'il faut être : très intelligente, très bonne, artiste au sens le plus noble et le plus élevé du mot, elle n'ambitionnera que de suivre l'exemple des vieux maîtres qui furent l'honneur de cette maison.

On a critiqué parfois le prétendu penchant de ces maîtres à former des élèves trop semblables à eux-mêmes. Il n'y a rien de plus faux. Regnier, Got, formèrent des tragédiens excellents, et jamais ni Worms, ni Maubant, ni M. Silvain ne songèrent à se proposer en modèles aux soubrettes dont l'éducation leur était confiée. L'art d'enseigner consiste au théâtre à savoir discerner les dons naturels d'un sujet et à l'instruire, à le développer dans le sens de ces dons-là. C'est cet art que M^{me} Sarah Bernhardt saura, elle aussi, magistralement pratiquer.

Elle aura sous sa direction cinq jeunes filles : M^{lles} Norma, Sylva, Resly, Chanove et du Moulin ; et cinq jeunes gens : MM. Schang, Friant, Le Roy, de Gravone et Gandera.

Il nous a paru intéressant de présenter à nos lecteurs la « première classe » de M^{me} Sarah Bernhardt, et nous avons prié ces jeunes gens et ces jeunes filles de venir se grouper devant notre objectif. Ils se sont rendus de la meilleure grâce du monde à notre invitation. Aussi bien, en venant chez nous, ne cessaient-ils pas d'être un peu chez eux : cet hôtel de *L'Illustration* eut jadis M^{me} Sarah Bernhardt pour locataire... Il est vrai que la maison a bien changé d'aspect, depuis ce temps-là !



M. Félix Gandera.

M. Charles Friant.

M. Georges Le Roy.

M. Auguste Schang.

M. Gabriel de Gravone.

LA CLASSE DE M^{me} SARAH BERNHARDT AU CONSERVATOIRE

LES TRAVAUX DU MÉTRO

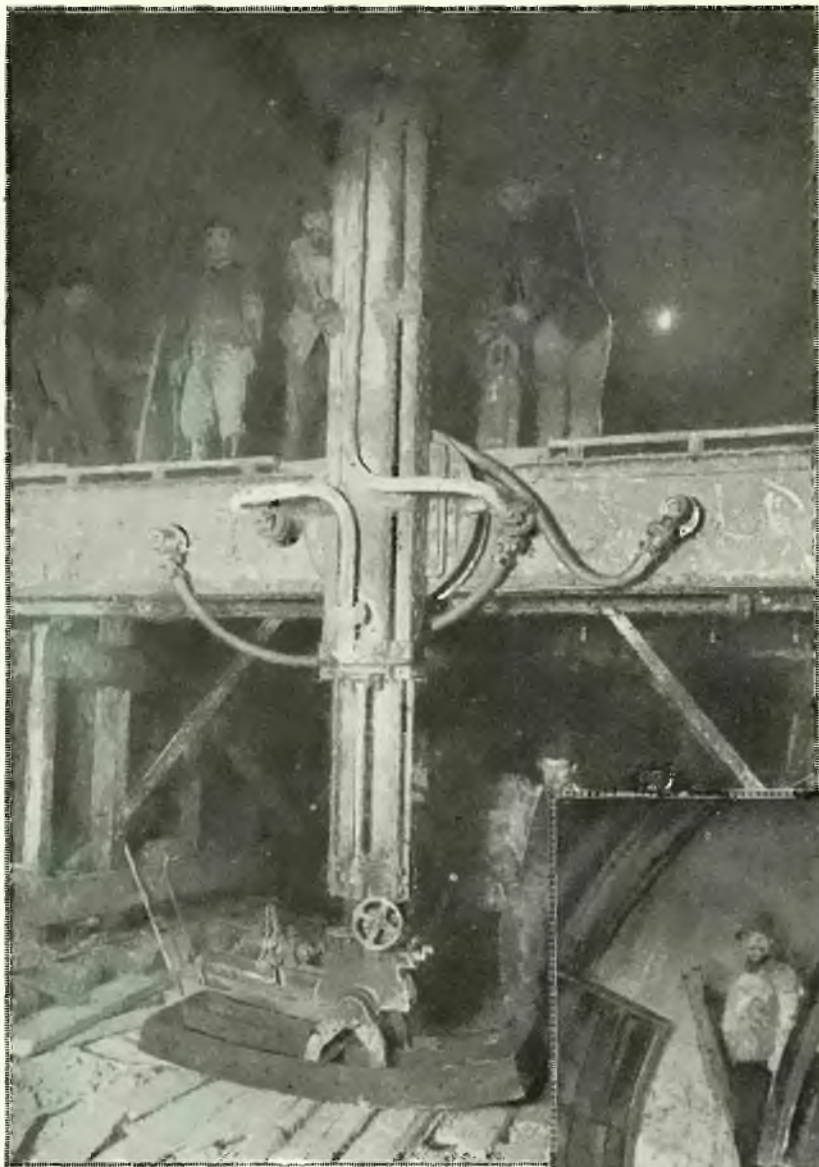
UNE MACHINE DE PRÉCISION A 22 MÈTRES SOUS TERRE

Ainsi que nous l'avons indiqué précédemment, les sections du tunnel du Métro aboutissant aux caissons de la Seine et de la place Saint-Michel seront constituées par un tube métallique. Dans les terrains avoisinant le fleuve, que l'on traverse au-dessous de son niveau et même de son lit, le tube assure une étanchéité que ne saurait guère donner une construction en maçonnerie. On a commencé, ces jours derniers, la pose du tube qui part de la station des Halles; au coin de la rue des Halles et de la rue de Rivoli, pour aller se souder au premier caisson incrusté sous la Seine devant la place du Châtelet. Le fonctionnement majestueux et presque silencieux, à 22 mètres sous terre, dans la demi-lumière fournie par les ampoules électriques, de l'énorme machine de précision construite pour poser les voussoirs est un des plus curieux spectacles que nous ait offerts jusqu'ici la construction du Métro.

Comme sur tout le parcours du Métro, y compris la traversée sous la Seine, les deux voies seront installées dans un même tunnel. La construction de tubes jumeaux plus petits présentait certains avantages techniques; mais l'habile entrepreneur M. Chagnaud a préféré la solution élégante.

Ce tube, de 8 mètres de diamètre, se monte par anneaux au fur et à mesure de l'avancement de la galerie. Chaque anneau comprend treize morceaux ou voussoirs de fonte mesurant 60 centimètres de largeur, 1^m,82 de longueur, suivant la courbe, et pesant environ 600 kilos. La grue ordinaire descendant sa charge, il était impossible de l'employer pour porter ces blocs de fonte contre la voûte d'un souterrain. Il a donc fallu combiner une machine capable de saisir le voussoir sur le sol; puis, par des mouvements combinés de rotation et de translation, de le mettre exactement en place.

Cette machine comprend une plate-forme métallique où sont installés les presses hydrauliques donnant le mouvement de rotation, la pompe de compression actionnée par l'air comprimé, enfin les réservoirs d'eau sous pression et de retour d'eau. Contre une tranche de cette plate-forme est monté en porte à faux un bras mobile terminé à une extrémité par un contrepoids, à l'autre par un dispositif à broches, puissante pince, servant à accrocher le voussoir.



1. Le bras mobile est placé verticalement, le contrepoids en haut, et saisit avec sa pince un des treize voussoirs formant un anneau du tube et pesant environ 600 kilos.

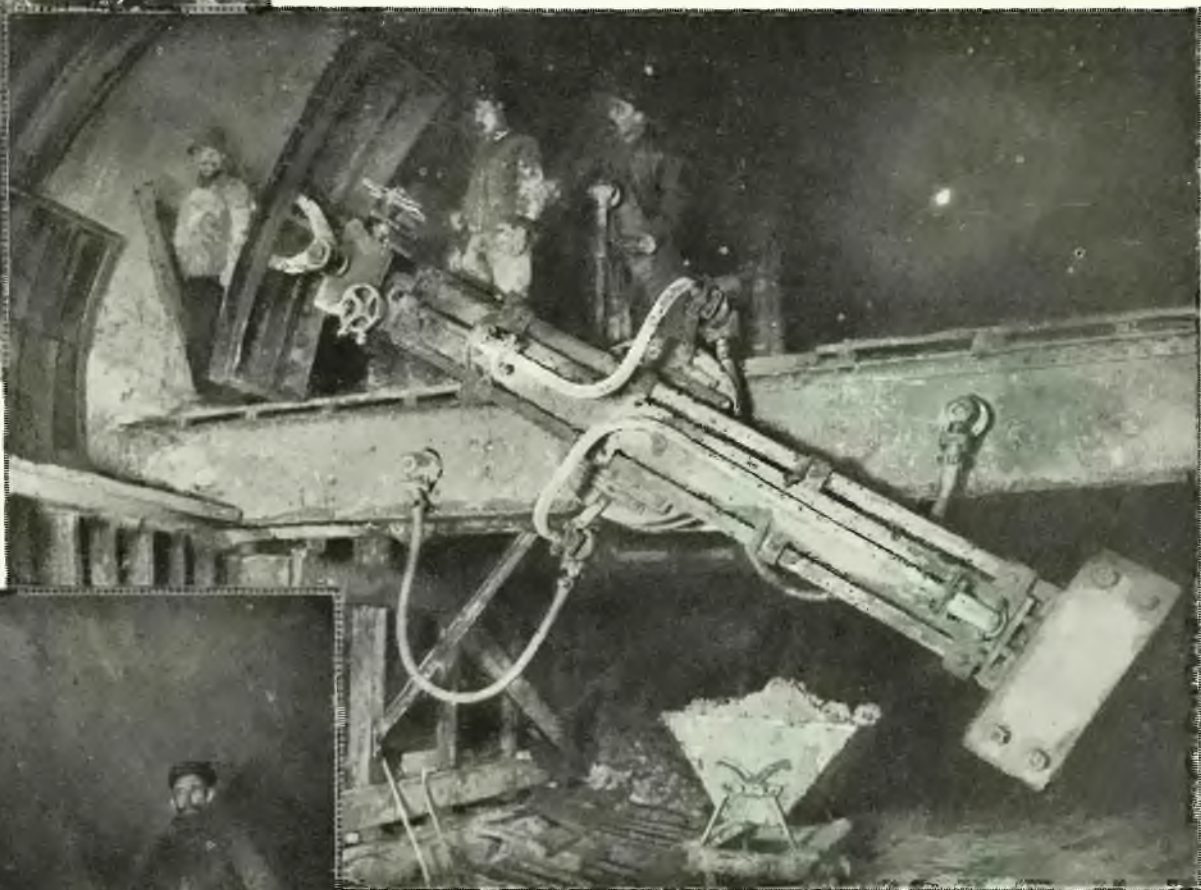


Fig. 2. Le bras, décrivant un arc de cercle, amène le voussoir en face de sa place.



3. Le bras s'allonge et vient plaquer le voussoir à sa place définitive.

LES TROIS PHASES DE LA POSE D'UN VOUSSOIR

Ce dispositif ne fait point corps avec le bras. Il est fixé à une tige mobile à l'intérieur de ce bras qui recèle une petite presse hydraulique pouvant faire sortir la tige d'une longueur de 2 mètres.

L'ensemble est porté par une charpente roulant sur le fond du souterrain. Il est dès lors aisé de suivre les trois phases de la pose d'un voussoir représentées par nos gravures :

1° Le bras mobile étant placé verticalement, le contrepoids en haut, le voussoir est saisi par la pince.

2° Le mécanicien a mis en action les presses hydrauliques : le bras, tournant dans le plan vertical comme une roue de voiture, s'est arrêté en face de la place que le voussoir doit occuper.

3° Le bras s'est subitement allongé, la presse intérieure ayant fait sortir la tige porteuse qui, au moyen de volants à main, a reçu ensuite des déplacements angulaires et circulaires pour orienter le voussoir suivant la courbure de la voûte. En trente secondes, depuis qu'il fut accroché, le voussoir est venu s'appliquer exactement contre les voussoirs déjà posés. Il est alors boulonné, après quoi on le détachera de la machine pour recommencer une manœuvre analogue.

On arrive ainsi à poser environ trois anneaux par jour, soit trente-neuf voussoirs représentant un poids approximatif de 23.000 kilos.

Dans la section de tunnel actuellement en train, la pose du tube n'est contrariée par aucune difficulté spéciale. On traverse une couche en partie rocheuse où l'épuisement s'opère avec une facilité relative et où l'on avance sans air comprimé et sans bouclier. Le sommet de la voûte seul est maçonné; sur le reste du pourtour le cuvelage est posé à même la roche entaillée dont les creux sont ensuite remplis de béton injecté sous pression. Il arrivera un moment, dans cette section ou dans d'autres, où la galerie s'enfonçant davantage dans le sol et se rapprochant de la Seine, l'abondance des eaux nécessitera des dispositifs spéciaux pour empêcher la machine que nous venons de décrire d'être noyée. Nous signalons alors les particularités intéressantes que pourront présenter ces nouveaux travaux.

F. HONORÉ.



UN SOUVERAIN TOUT COUSU DE PIERRERIES. — Le nouveau shah de Perse, le jour de son couronnement.

Photographie prise par le prince Abdoullah-Mirza.

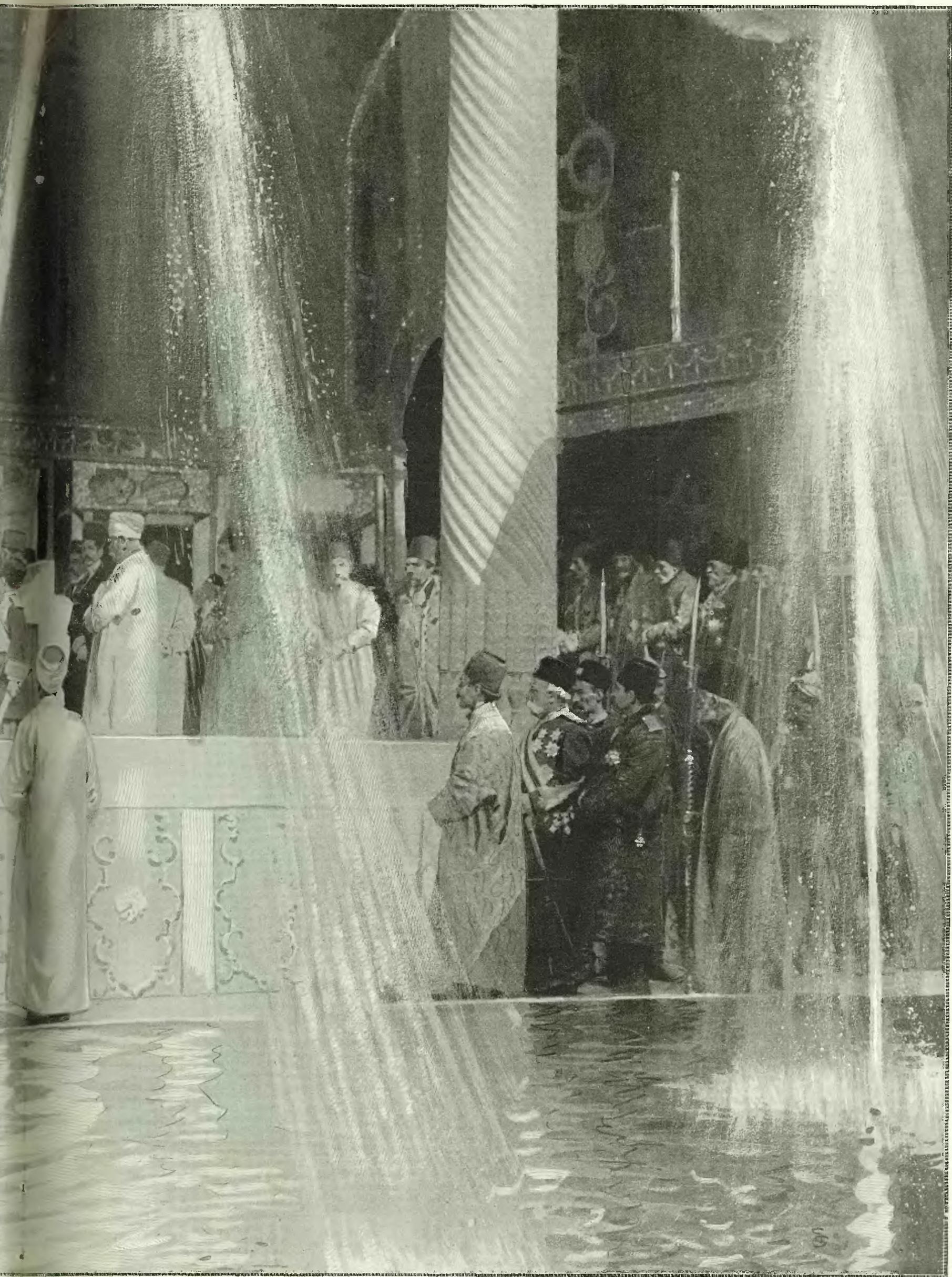
A Téhéran, le samedi 19 janvier, vers une heure de l'après-midi, les princes, les ministres, les hauts fonctionnaires persans et tout le corps diplomatique se trouvaient réunis dans la salle du Trône, pour assister au couronnement officiel du nouveau maître de l'empire, Mohammed Ali Shah. Le jeune souverain fit son entrée, en grand cérémonial, et se dirigea vers le trône des paons, sur lequel il prit place. Le monarque oriental portait sur lui, comme c'est l'usage en ces solennités, tous les bijoux de ce trésor des shahs, dont on sait la fabuleuse richesse. Des pierreries innombrables jetaient leurs feux dans les broderies de l'uniforme, dans les incrustations des armes et des attributs impériaux. D'énormes turquoises, rubis, émeraudes, améthystes, figuraient, sur la poitrine de Mohammed Ali Shah, les rubans des décorations nationales ou des ordres étrangers favorisés. Et, quand le grand vizir eut placé sur la tête de

son maître la lourde couronne des khans, à nulle autre comparable, et que recouvrent entièrement des pierres précieuses et des perles, ce costume de cérémonie eût pu être évalué à une centaine de millions. En dépit de toute leur richesse, l'aspect de ces joyaux accumulés — on peut en juger par notre photographie — n'a rien de bien esthétique... Le nouveau shah de Persie, proclamé par un grand prêtre encensé par le poète de la cour, prononça d'heureuses paroles sur son désir de sagement régner, puis salua le corps diplomatique et se retira suivi par tous les princes. Le lendemain, dimanche, les officiers et les fonctionnaires furent admis à présenter leurs hommages à Mohammed Ali Shah, dans la cour extérieure du palais, au pied du trône de marbre que de lourdes draperies, en temps ordinaire, dissimulent aux regards profanes.



LES FÊTES DU COURONNEMENT DU NOUVEAU SHAH DE PERSE. — Mohammed Ali Shah, sur le “

Photographie prise par le prince Abdol



trône de marbre ", qui domine un bassin d'où jaillissent des jets d'eau, reçoit les hommages des hauts fonctionnaires.
 Shah-Mirza. — Voir l'article à la page précédente.



Un champion norvégien M. Harend Schmit.



Un alpin français.



Un alpin italien.



Autre champion norvégien, M. Durban Hansen.



Le général Gallieni passant la revue des skieurs italiens.



Arc de triomphe en neige à l'entrée du village.



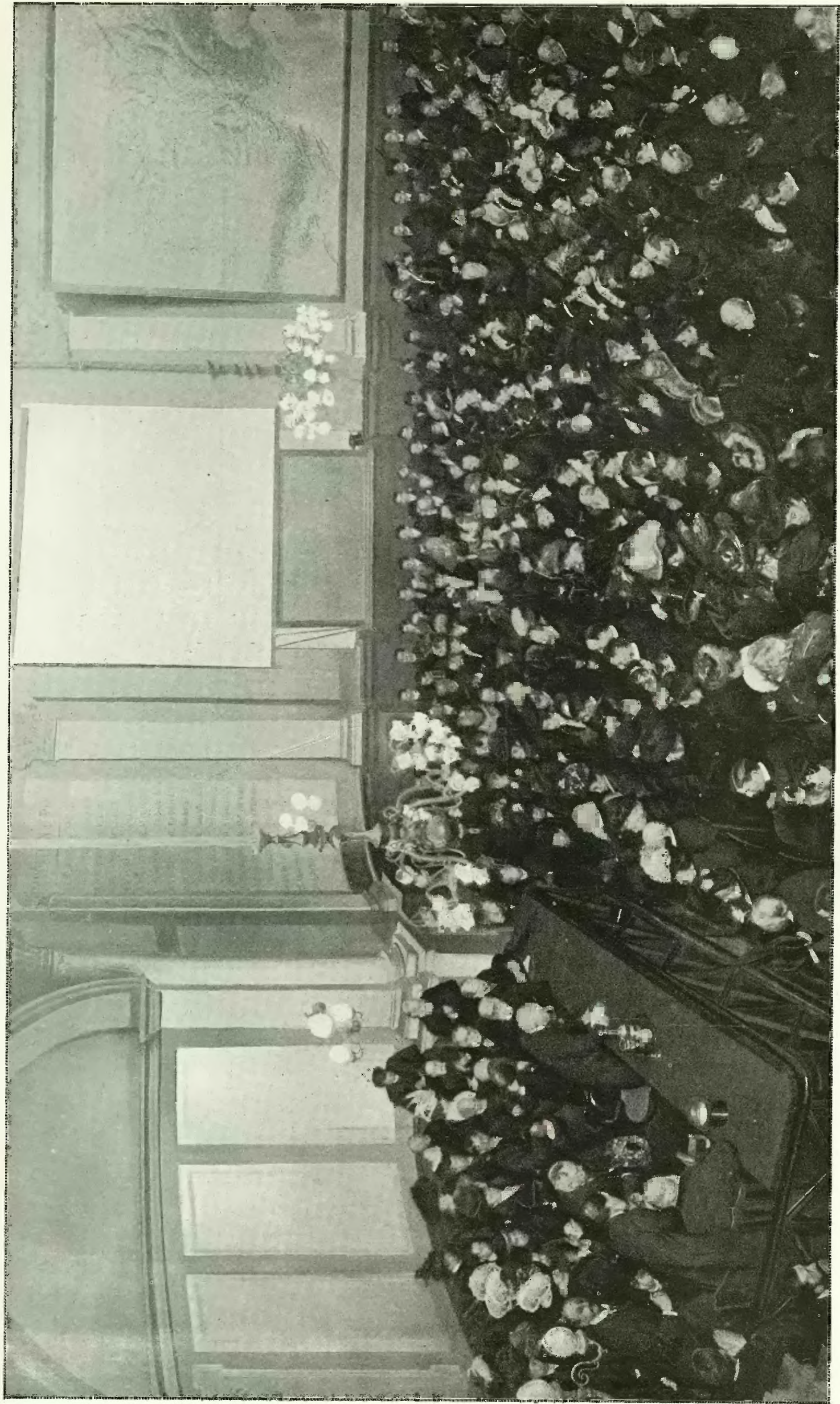
Une intrépide alpiniste



Le dernier salut des officiers italiens à la France.

LE CONCOURS INTERNATIONAL DE SKIS AU MONT GENÈVRE

Photographies Chusseau-Flaviens. — Voir l'article, page 136.



LES CONFÉRENCES DE M. JULES LEMAITRE SUR JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Photographie prise à la fin de la conférence de mercredi dernier, au moment où le conférencier se lève en achevant sa péroraison, et où les spectateurs commencent à applaudir.

Cent vingt-huit ans passés après sa mort, Jean-Jacques Rousseau redevient un personnage à la mode, et cette insigne faveur, rarement accordée aux défunts, il la doit à M. Jules Lemaitre. La Société des conférences, qui, fondée sous le patronage de quelques écrivains éminents, voit son entreprise encouragée par une réussite méritée, compte le brillant académicien parmi ses virtuoses les plus notoires ; or, celui-ci s'est proposé, cette année, d'étudier en dix « leçons » la vie et l'œuvre d'un de ces hommes exceptionnels dont l'influence considérable s'exerça non seulement sur leur temps, mais aussi sur les générations ultérieures, et même, au bout d'une période de plus d'un siècle marquée par tant de vicissitudes et de variations, se fait encore sentir aujourd'hui dans le renouveau de certaines doctrines.

La seule annonce de ce numéro du programme a suffi pour attirer un public d'élite, non moins friand de la parole élégante de l'éminent conférencier que d'un sujet très opportunément rajeuni : dès la première leçon, la grande salle de la Société de Géographie était trop étroite pour contenir l'auditoire où un groupe d'étudiants privilégiés se trouvaient comme submergés

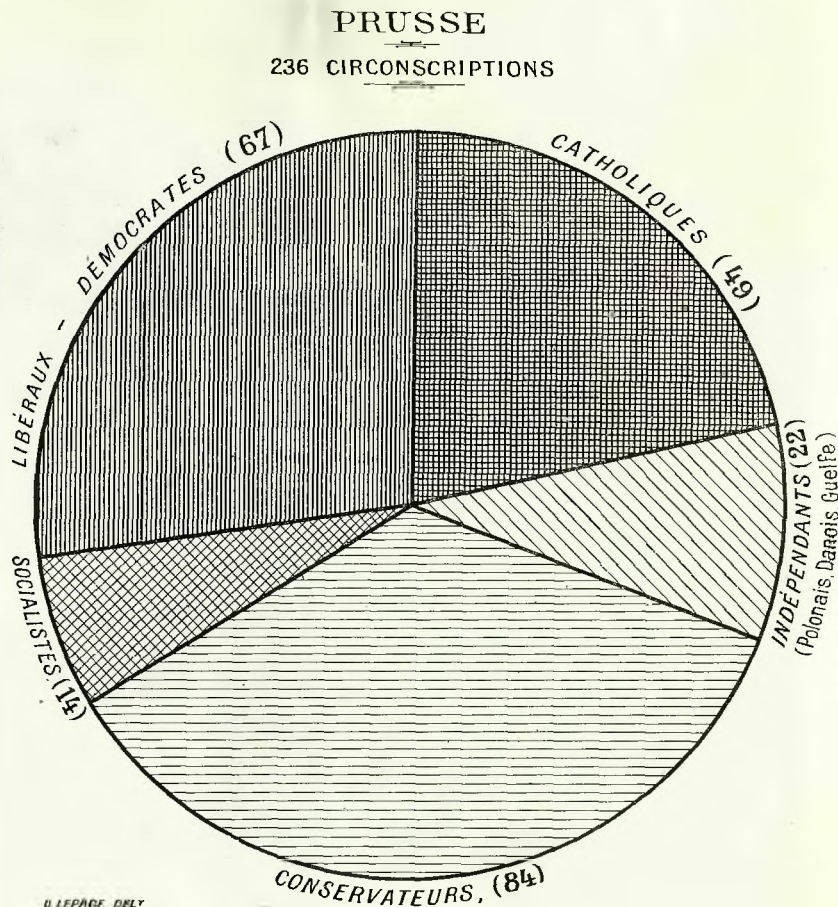
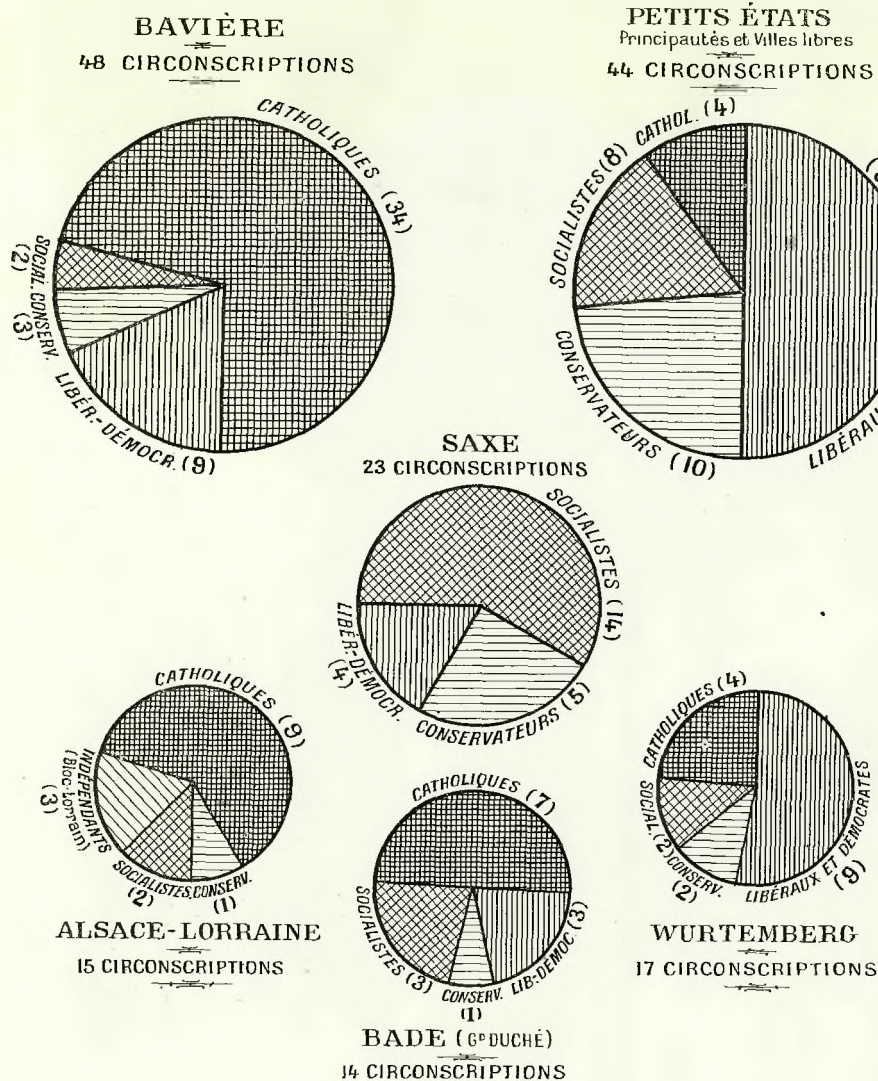
par une affluence extraordinaire de notabilités de l'Institut, de l'Université, du Parlement, de la presse, des femmes du monde, flattées d'« en être » et curieuses de s'instruire sans ennui. Depuis, le spectacle, suivant la formule des directeurs de théâtre, n'a cessé de faire « plus que le maximum » ; il aura été assurément une des attractions de la saison parisienne.

Il convient de remarquer cette particularité piquante que le regain de vogue dont jouit actuellement l'auteur du *Contrat social*, d'*Emile*, de la *Nouvelle Héloïse*, des *Confessions*, M. Jules Lemaitre le lui a procuré en le démarrant : son étude est un éminentement magistral ; s'armant des outils de l'analyse et de la critique, maniés avec sa dextérité coutumière, il a « déboulonné » pièce à pièce la statue du grand homme...

Mais déjà les fervents admirateurs de Rousseau s'apprêtent à la relever, organisent une imposante manifestation de revanche en l'honneur de leur dieu méconnu... Et l'on a prétendu que l'indifférence de notre scepticisme contemporain ne laissait plus de place aux luttes héroïques !

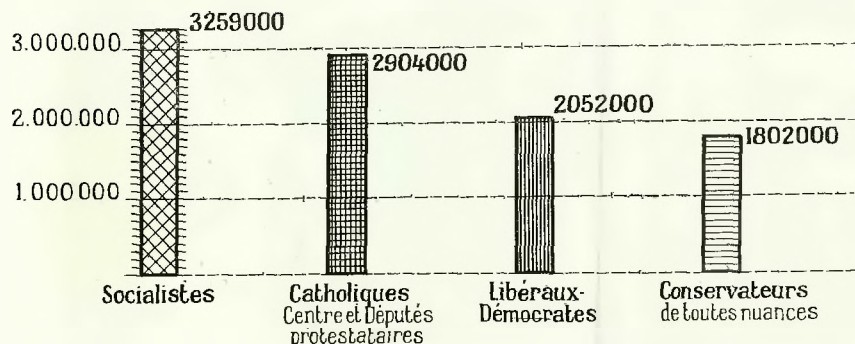
E. F.

Comment ont voté les divers États allemands en 1907. — Proportion des élus de chaque parti par État :



LE NOUVEAU REICHSTAG

Suffrages exprimés par chaque parti (un millimètre représente 50.000 voix) :



Au moment où le nouveau Reichstag tient ses premières séances, il nous a paru intéressant de résumer, sous forme de graphiques les données permettant de se rendre compte des changements apportés par les dernières élections dans la composition de la Chambre des députés allemande.

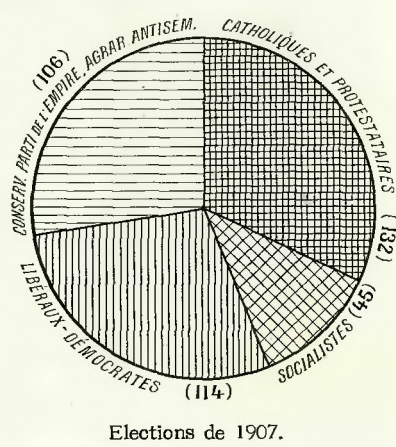
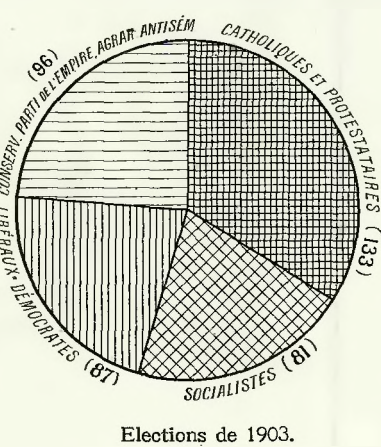
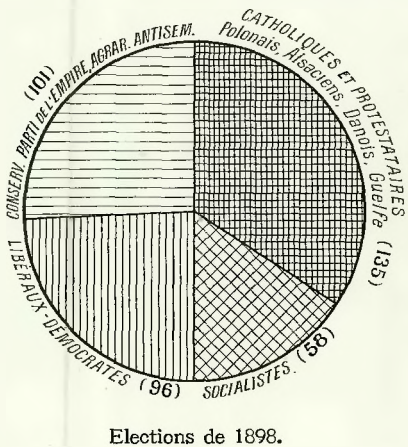
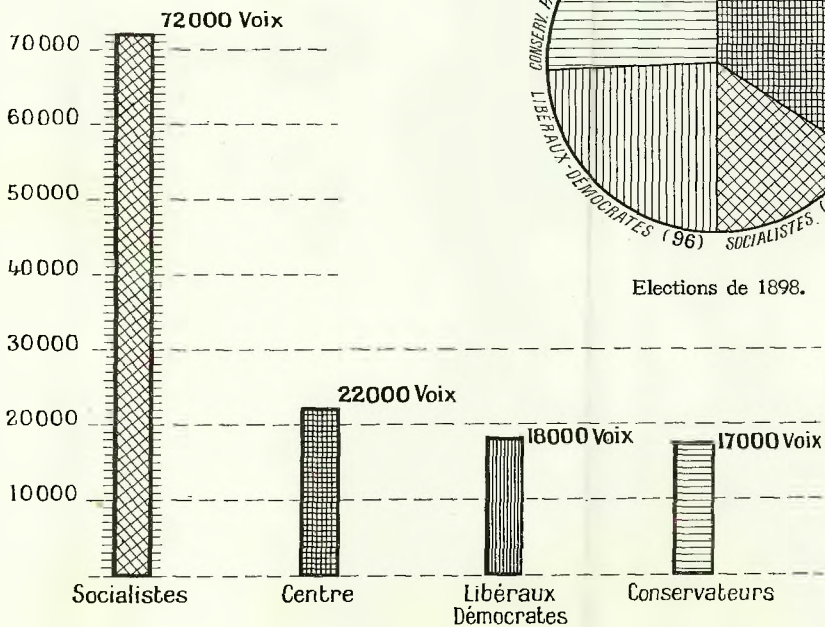
Le fait dominant de la consultation nationale allemande a été la réduction assez inattendue du nombre des mandats socialistes, tombant de 81 à 45, après avoir été de 58 en 1898. Il est remarquable aussi que le centre, devenu parti d'opposition, et comprenant, avec les catholiques, les indépendants et protestataires, retrouve, à une ou deux unités près, les chiffres de 1898 et de 1903. Quant aux libéraux et aux démocrates, qui votent d'ordinaire ensemble, bien que fort divisés d'idées et de principes, ils passent de 103 (en 1898) à 114 (en 1907), mais leur victoire apparaît, en réalité, plus éclatante, parce qu'ils étaient descendus à 87 en 1903. La même remarque s'applique à tous les partis de droite : de 101 (en 1898) ils tombent à 96 (en 1903) pour remonter cette année à 106.

En résumé, depuis neuf ans, c'est-à-dire depuis que M. de Bülow fait à la chancellerie une politique personnelle, les deux partis sur lesquels il peut compter aujourd'hui ont regagné 37 mandats sur 1903 et 16 seulement sur 1898.

Ces résultats, assez médiocres, se trouvent encore diminués par le fait que la « sociale-démocratie » est seulement atteinte dans le nombre des élus, et nullement dans le nombre des électeurs. Ceux-ci se sont accrus, en quantité proportionnellement inférieure, il est vrai, à celle des partis concurrents, mais ils pourront toujours invoquer,

Développement des divers partis allemands de 1898 à 1907 :

Ce que vaut un élu de chacun des quatre grands partis :



en excuse de leurs défaites présente ou futures, cette répartition extraordinairement inégale des districts électoraux qui fait que, en l'état actuel, il faut à peu près quatre électeurs socialistes pour « valoir » un électeur conservateur ou libéral.

Ce qui est peut-être plus sérieux pour l'avenir de la politique impériale, c'est qu'un fossé semble se creuser de plus en plus entre les éléments composant la représentation de l'Allemagne du Sud, des petits États, principautés et villes libres, et les éléments composant la représentation de la Prusse. A ce point de vue, les graphiques ou sont n. produites, proportionnellement, les représentations par États sont très significatifs. Tandis qu'en Prusse, l'opposition réunit seulement 49 catholiques du centre, 22 protestataires et 14 socialistes, soit en tout 85 opposants contre 151 membres de la majorité, dans le reste de l'Allemagne, au contraire, la majorité est franchement du côté de l'opposition (92 opposants contre 69 gouvernementaux), et cette situation est encore plus nettement accusée si l'on n'étudie que les cinq grands États de l'Allemagne du Sud (Bavière, Saxe Royale, Wurtemberg, Bade, Alsace-Lorraine), soumis depuis quarante ans environ à la politique prussienne.

J. DELAPORTE.

Un député socialiste est élu par 72.000 voix, en moyenne, un député du centre par 22.000, un libéral démocrate par 18.000, un conservateur par 17.000.



Le jeune écolier japonais Keikichi Aoki, son père et ses deux témoins.

Miss Deane.

M. Aaron Altmann.

A SAN-FRANCISCO. — Un constat qui a fait d'un écolier de dix ans l'instigateur d'un grave conflit entre les États-Unis et le Japon.

L'intervention du président Roosevelt vient de donner une solution au moins provisoire au conflit ouvert depuis deux mois, entre les États-Unis et le Japon, au sujet de l'admission des enfants japonais dans les écoles publiques de San-Francisco.

Un bambin de dix ans, Keikichi Aoki, en sollicitant d'entrer à l'école primaire dirigée par miss Deane, avait été la cause première de cet incident qui donna un moment au monde entier les plus vives inquiétudes. En réalité, le refus qui lui fut opposé n'était que la manifestation, fatale un jour ou l'autre, de l'hostilité latente des Américains contre les Japonais, d'une animosité que même la solution officielle intervenue n'a nullement supprimée.

Quoi qu'il en soit, le jeune Aoki ayant été repoussé, ses parents et ses conseils tinrent à faire constater régulièrement le fait. L'enfant, accompagné de son père et de deux témoins, l'avocat M. George Clarke et M. D. S. Richardson, se présenta de nouveau, pour réclamer son inscription sur les contrôles scolaires, à miss Deane. Celle-ci, qu'assistaient M. L. J. Walsh et M. Aaron Altmann, membres du bureau de l'éducation, lui notifia que le service de l'enseignement, dont dépendait son école, avait décidé de ne plus admettre les « Mongols »

— traduisons les jaunes — dans les établissements d'instruction où sont éduqués, pêle-mêle, les jeunes Américains, les Français, les Anglais ou les Allemands. Une photographie, que nous reproduisons ici, fixe le spectacle de ce constat.

Le gouvernement du mikado, se réclamant, pour faire lever cette interdiction, d'une clause du traité d'amitié entre les deux pays qui attribue au Japon le traitement de la nation la plus favorisée, un incident diplomatique s'ensuivit, difficile à régler étant donné la constitution des États-Unis qui laisse à chaque Etat son autonomie. L'esprit politique du président est cependant arrivé à amener un arrangement : le parlement vient d'adopter une loi sur l'émigration dont un des articles, dans le but de satisfaire les Californiens, interdit l'immigration, aux États-Unis, des coolies japonais non munis de passeports.

Moyennant quoi, le jeune Keikichi Aoki et ses petits compatriotes vont pouvoir user leurs fonds de culottes sur les mêmes bancs que les jeunes fils d'Albion, de Germanie ou de France. Encore cette cote mal taillée soulève-t-elle, au Japon comme en Californie, des récriminations.



M. Maurice Donnay. — Phot. Cautin et Berger.



Le marquis de Ségur. — Phot. Pirou, rue Royale.

NOUVEAUX ACADÉMICIENS

M. MAURICE DONNAY — LE MARQUIS DE SÉGUR

Jeudi dernier, l'Académie française avait à pourvoir à la vacance de deux de ses fauteuils. Chaque scrutin a, dès le premier tour, donné un résultat définitif : sur 32 votants, M. Maurice Donnay a conquis 17 voix, tandis que M. Marcel Prévost en réunissait 9, M. René Doumic, 6 ; le marquis de Ségur en a obtenu 21, tandis que 8 allaient à M. Jean Aicard, 3 à M. Tournier (Jean Revel).

Un auteur dramatique remplace donc, sous la Coupole, un historien, Albert Sorel ; un historien succède à un maître du barreau, Edmond Rousse. La docte compagnie se plaît assez à ces antinomies ; le devoir s'imposant au récipiendaire, lors de sa consécration solennelle, de prononcer l'éloge de son prédécesseur, c'est sans doute une malice et un honneur tout ensemble qu'elle fait aux candidats quand elle leur inflige, comme prix de ses faveurs, l'obligation de « jouer la difficulté » ; peu d'entre eux, d'ailleurs, reculent devant ce pensum insidieux qui flatte leur amour-propre et leur fournit l'occasion de se montrer capables tout au moins d'une solution élégante...

Une double élection d'immortels en un seul jour ! Voilà certes un beau sujet de « parallèle », genre d'exercice littéraire un peu suranné, où de bons esprits se laissent encore parfois tenter, par goût des rapprochements ingénieux et des antithèses à facettes. Mieux vaut, je crois, ne pas abuser, pour le plaisir de futilités comparaisons, de la bonne fortune simultanée de deux écrivains dissemblables que le hasard des destinées académiques amena, le même jour, au seuil du même illustre cénacle, et simplement considérer tour à tour la physionomie personnelle de chacun.

M. Maurice Donnay naquit, il y a quelque quarante-six ans, sous une étoile propice. Sa vocation s'annonça très tôt, et sa première « veine » fut de voir cette vocation contrariée, épreuve salutaire, lorsqu'elle ne se prolonge pas trop : dès le lycée Louis-le-Grand, où, selon le vœu de ses parents, on le préparait aux sciences, il se révéla poète ; sorti de l'Ecole centrale avec un diplôme d'ingénieur dans sa poche, des vers et des scénarios dans ses tiroirs, un beau soir, suivant son étoile, il se dirigea vers le célèbre cabaret de Rodolphe Salis, pour y déclarer ses œuvres de débutant. Il ne devait mettre guère plus de dix-huit ans à parcourir la distance qui sépare le Chat-Noir du Palais Mazarin. Un joli voyage sur la route ascendante. Autant d'étapes, autant de légitimes succès au théâtre : *Lysistrata*, *Pension de famille*, la *Douloureuse*, *Georgette Lemeunier*, le *Tor-*

rent, *Education de prince*, *la Clairière* et *Oiseaux de passage* (en collaboration avec M. Lucien Descaves), *l'Autre danger*, *le Retour de Jérusalem*, *l'Escalade*, *Paraître*, toutes ces pièces dont *L'Illustration* a eu le privilège de publier les principales dans son supplément théâtral, offrant ainsi à ses lecteurs un véritable régal ; car, en dehors de l'interprétation scénique, le texte en reste singulièrement savoureux ; le naturel, la vivacité du dialogue, spirituel et mordant, n'en excluent pas la tenue littéraire chère à l'observateur délicat, à l'ironiste indulgent de qui M. Jules Lemaitre a tracé le portrait d'un crayon si juste et si fin, le comparant à un mandarin annamite, « avec son visage ambré, ses cheveux bleus, ses yeux noirs et doux, ses lèvres bonnes sous la moustache un peu tombante, sa voix caressante et paresseuse ». Comment l'Académie, après le public, n'aurait-elle pas été séduite par ce charmeur ?

Et comment n'aurait-elle pas accueilli à bras ouverts le marquis de Ségur, historien de race, comptant deux de ses ancêtres parmi les immortels et qu'elle distingua maintes fois, comme lauréat, pour ses érudits travaux : *le Maréchal de Ségur*, *le Royaume de la rue Saint-Honoré* (que gouvernait M^{me} Geoffrin), *la Dernière des Condé*, *le Maréchal de Luxembourg* (le *Tapissier de Notre-Dame*), *Julie de Lespinasse*, livres d'écrivain où la documentation solide se pare d'une forme captivante ?

EDMOND FRANK.

LIVRES NOUVEAUX

Romans.

Pour avoir usé de sortilèges afin de connaître le Futur, la comtesse Mahaut a condamné son âme à la déchéance ; pour avoir fait appel aux esprits des ténèbres dans sa lutte contre les chevaliers agresseurs, la magicienne s'est vouée à l'adoration de Satan et doit officier comme prêtresse de son culte. Dès lors, *les Feux du sabbat* (Biblioth. des auteurs modernes, 3 fr. 50) enveloppent d'une lueur de soufre et de sang les visions de moyen âge évoquées dans le livre de M. Paul Adam : les donjons de Horps ; les corps à corps des hommes d'armes, écossais de Mac Grégor, gènois de Cigala, chevalerie flamande ; les rondes diaboliques de mercenaires en révolte et de filles éperdues ; les fastueux cortèges de capitaines, de barons, de moines et de pages ; les mêlées, les carnages, les orgies, les cérémonies, les fêtes... Immobilité, hiératique, épouvantée dans sa cathédrale, la comtesse Mahaut rassemble et dirige les essaims de forces mauvaises, cependant qu'une vieille à face tragique, Torinelle, prépare les malélices et les envoûtements. Mais les feux du sabbat, après avoir une dernière fois brasillé dans l'épouvante d'une messe noire, pâlisent brusquement... Des juges en blanches cagoules se sont réunis, parmi des cierges lugubres, dans un tribunal aux draperies funèbres. Une repentie est conduite au supplice et les feux du sab-

bat meurent définitivement, tandis que monte au ciel la flamme purifiante d'un bûcher et que de grands pêcheurs cheminent en terre sainte.

Le Cas du lieutenant Sigmarie (Calmann-Lévy, 3 fr. 50) est étudié par M. Jean Pommérol dans un livre d'une psychologie très serrée et qui, sous une forme modérée, contient une critique acerbe, mais évidemment excessive de la vie de petite garnison. Le lieutenant Sigmarie, fils, petit-fils et arrière-petit-fils de héros militaires, est entré dans l'armée avec l'enthousiasme de son glorieux atavisme. Il a le culte de son métier. Ses chefs le traitent avec faveur. Il est « fiancé à toutes les belles espérances ». Son avenir militaire s'annonce donc radieux. Hélas ! Il suffit de quelques années de petite garnison pour tuer cette belle ardeur que ses pères avaient léguée à Sigmarie. Sa fièvre d'agir s'anémie dans la monotonie de la préparation à l'action, dans un milieu de camarades frivoles, insouciantes, sans foi et de grisettes de province. Un faux départ pour le Soudan couvre le jeune officier de ridicule. Une coûteuse maîtresse l'oblige à s'endetter lourdement. Et lorsque, enfin, il est expédié en Afrique, le lieutenant Sigmarie a perdu toute énergie morale. Malade, fiévreux, sans courage, il fuit devant l'ennemi. Puis, épouvanté par cet acte de honte suprême qu'il vient de commettre, il demande au suicide une mort qui aurait pu être plus glorieuse.

Dans *le Désir de vivre* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50), M. Paul Acker nous dit, sans déclamation, en termes élégants et précis, l'inutile effort désespéré de toute une existence. Claire Fournier a voulu « vivre ». Elle a voulu être aimée. Elle a voulu être libre. De l'amour, elle n'a su que la perfide hypocrisie et la vile brutalité ; de la vie, elle n'a connu que les misères lamentables, la faim, le froid, les offres insultantes. Elle n'a quitté le meilleur des maîtres que pour dépendre de maîtres plus nombreux et indifférents, tous ceux qui commandent et payent son travail. Enfin, la mort l'emporte avant même qu'elle ait eu le temps de « vivre ». Et c'est là malheureusement l'histoire d'un bien grand nombre de pauvres créatures.

Mentions : *Ames inquiètes* (Flammarion, 3 fr. 50), par Edgy, un roman dont l'action se passe au quartier Latin, dans le milieu des étudiantes russes ; *Plus haut* (Stock, 3 fr. 50), par M. Jacques Labour ; *Dans un certain monde* (Juven, 3 fr. 50), par Arnaud d'Etchezar ; *le Gouffre de la liberté* (Stock, 3 fr. 50), par M. Reepmaker.

Histoire.

MM. Emile Bourgeois et E. Clermont, dans leur étude sur les origines et la chute du second Empire : *Rome et Napoléon III* (Armand Colin, 7 fr. 50), nous enseignent que ce fut en chassant les Italiens de Rome que Louis-Napoléon acquit la France et que ce fut en se refusant obstinément à les y laisser rentrer qu'il la perdit. Pendant plus de vingt ans, de 1849 à 1870, la question du domaine temporel des papes a pesé sur les destinées de notre pays. Les auteurs ont été guidés vers ces conclusions par les nombreux documents inédits qu'ils ont puisés aux archives de la Guerre et des Affaires étrangères. Leur ouvrage, fortement charpenté, est d'un aspect solide ; mais, à cause de sa forme un peu sèche, il manque un peu de cette « vie » qui donne tant de charme

aux œuvres d'histoire, sans nuire, en aucune façon, à leur précision documentaire.

Divers.

Parmi les publications récentes citons encore : l'édition de 1907 de l'*Annuaire Baudry de Saunier* (Paris, 20, rue Duret, 12 fr.), le précieux manuel général de l'industrie automobile, dont, dès la première année, le succès fut si considérable. Le *Dictionnaire-manuel illustré de géographie*, que publie M. Albert Demangeon (Armand Colin, 6 fr.) et qui est une ingénieuse petite encyclopédie géographique.

LES THÉÂTRES

M. Michel Provins, l'auteur de jolis dialogues ultra-modernes et d'œuvres dramatiques importantes que *L'Illustration* a publiées, vient de faire représenter, au théâtre des Capucines, une agréable comédie en deux actes : *le Grain de sel*. Le grain de sel, c'est le piquant d'intrigue dont se sert une jeune femme pour redonner quelque saveur à l'amour affadi qu'elle inspire à son mari. Cette petite pièce est, comme on pense bien, fort joliment écrite ; elle est jouée à merveille par M^{lle} Jeanne Thomassin. Le théâtre des Capucines complète son spectacle avec une revue fantaisiste de MM. Georges et Paul Briquet : *A la baguette*.

Le Nouveau-Cirque a repris, pour corser son spectacle habituel, une pantomime naïve : *la Noce de Chocolat*. Elle obtient, chaque soir, le même succès que jadis.

PAR AMOUR FILIAL

Un de ces soirs derniers, les spectateurs rassemblés au théâtre de l'Odéon attendirent en vain que le rideau se levât sur le premier acte de *Chatterton*. L'administration du théâtre dut rendre la recette. L'interprète du rôle de Kitty Bell, M^{lle} Bellanger, s'était, sur la fin de l'après-midi, à l'heure grise et trouble, précipitée dans la Seine, à la hauteur du pont de l'Alma, après avoir, par un surcroît de précaution, absorbé deux flacons de laudanum. Mais deux marinsiers l'avaient vue tomber, ils avaient détaché une

M^{lle} Juliette Bellanger. — Phot. Ogerau.

barque et, plongeant leur gaffe dans le courant et les remous du fleuve, raccroché par sa jupe la désespérée. On l'avait ramenée au bord, réchauffée, ranimée ; elle s'était fait connaître ; et l'on avait pu, enfin, la reconduire à son domicile, auprès de ses sœurs, où elle avait dû s'aliter, en proie à une assez grave fièvre.

Pourquoi cette jeune actrice avait-elle tenté de se suicider ? Pour ne pas survivre à sa mère, disparue deux jours auparavant. Manifestation excessive d'amour filial, qui n'est point conforme aux lois de la nature, évidemment, mais qui n'en est pas moins profondément touchante.

Elle semblerait prouver que l'habituelle fréquentation de la scène et des coulisses peut ne point altérer la fraîcheur et l'intensité des sentiments les plus simples et les plus purs. M^{lle} Bellanger n'est pas, en effet, une débutante. Elle a commencé sa carrière au théâtre il y a une dizaine d'années et elle est en possession d'une bonne réputation artistique. Elle a joué du drame poétique et légendaire près de M^{me} Sarah Bernhardt à la Renaissance, du drame d'aventures au Châtelet, du drame moderne

au théâtre Antoine et elle continue près de M. Antoine, à l'Odéon. Elle joue sans éclat, modestement, avec, toutefois, une émotion pénétrante.

Mais l'auteur de *Chatterton*, le poète d'*Eloa* et d'*Eva*, des *Destinées*, de *Paris* et du *Malheur* :

« Suivi du suicide impie,
A travers les pâles cités
Le malheur rôde, il nous épie,
Près de nos seuils épouvantés... »

Alfred de Vigny, eût-il jamais osé souhaiter et rêver pour une de ses interprètes tant de fervente sincérité romantique ?

LE BICENTENAIRE DE GOLDONI

On se prépare à célébrer le bicentenaire du poète comique italien Carlo Goldoni, né à Venise, le 25 février 1707. Mais ce n'est point seulement sa patrie qui va fêter cet anniversaire ; une manifestation commémorative s'organise également à Paris, où vint se fixer, sur la demande des artistes de l'hôtel de Bourgogne, ses compatriotes, celui que Voltaire salue du titre de *Molière italien* après qu'il eut, par cent cinquante



Buste de Goldoni, par Fortini.

comédies, réformé l'art théâtral en Italie et substitué la comédie de caractère aux pièces à canevas. Il y résida trente ans, jusqu'à sa mort survenue en 1793, et son goût de la littérature française fut tel que cet ami de Favart, de Rousseau, de Diderot et de Florian, osa faire représenter en notre langue une comédie pour les fêtes du mariage du Dauphin et de Marie-Antoinette. Ce fut le *Bourru bienfaisant*, créé par les plus célèbres artistes du temps : Prévillo, Molé, Bellecour, et qui, resté au répertoire de la Comédie-Française, vit chacune de ses reprises s'affirmer par un succès consacrant à nouveau la gloire de l'auteur.

Rappelons, en outre, que Goldoni fut, à Versailles, professeur d'italien des filles de Louis XV. En souvenir de son long séjour en France, le duc de Lodi, président de la Société Dante Alighieri pour la diffusion de la langue italienne, a pris la généreuse initiative d'offrir à la ville de Paris, pour être élevé au square Notre-Dame, un monument dû au ciseau du sculpteur florentin Edouard Fortini. Un comité d'honneur s'est constitué et groupe les personnalités les plus en vue de France et d'Italie, et ce rapprochement est pour ainsi dire synthétisé par les paroles de Goldoni tirées de son épître dédicatoire du *Bourru bienfaisant* à M^{me} Adélaïde, paroles qui seront en lettres d'or gravées dans le marbre du monument :

« Aussitôt que j'ai vu la France, je l'ai admirée, je l'ai aimée. »

DOCUMENTS et INFORMATIONS

POURQUOI LES CANARDS BLESSÉS DISPARAISSENT-ILS ?

Vous faites la chasse au canard sauvage. Au lieu de tuer vous blessez votre pièce : elle fuit, elle plonge et ne reparait plus. Comme un canard mort flotte sur l'eau, l'animal blessé devrait reparaître après quelque temps. Or, il n'en est rien. Il s'est lui-même mystérieusement escamoté. Mais comment ? demande un chasseur. Voici l'explication qu'il propose, nous priant de la soumettre à ses confrères qui lisent *L'Illustration*, et de leur demander leur avis.

Les canards qui disparaissent ainsi ne le font guère que dans des eaux peu profondes, voisines du bord. Dans un cas de ce genre, notre chasseur se rendit en barque à l'endroit où l'oiseau avait disparu et il découvrit celui-ci, au fond, tenant ferme par son bec une racine ou une tige de plante aquatique. Il vivait encore, car, dès qu'on le touchait, il s'agitait. L'explication est donc celle-ci : le canard blessé s'amarre au fond. Mais une question se pose. Reste-t-il amarré une fois mort par asphyxie ? Les muscles restent-ils en contraction, ce qui ferait que l'animal resterait fixé au fond après son trépas ?

La parole est aux chasseurs, à ceux surtout qui ont observé et peuvent apporter des faits pour ou contre l'interprétation qui précède.

LE NÉOSAURE DU TEXAS.

Un fossile extrêmement curieux vient de prendre place dans les collections du musée d'histoire naturelle de New-York. Au dire des savants américains, ce néosaure ou lézard « à nageoire dorsale », vécut il y a douze à vingt millions d'années sur les rives du lac Permian, qui couvrait alors la région du Texas et des montagnes Rocheuses. C'est le plus ancien saurien, actuellement connu, ayant habité le continent américain. Le squelette trouvé, il y a quelques années, dans les terres rouges du Texas par le professeur E. D. Cope, de Philadelphie, est unique au monde.

Cet animal bizarre mesurait environ 3 mètres de long sur 1^m,60 de hauteur ; contrairement à ce que l'on remarque chez les sauriens actuels, la partie postérieure du corps était moins forte que la partie antérieure. Le crâne, relativement petit et contenant fort peu de cerveau, atteignait 50 centimètres de longueur ; les yeux, placés à fleur de tête, regardaient aisément à droite et à gauche. La mâchoire, d'une grande puissance, comprenait plusieurs défenses de 9 centimètres. Les membres, fort courts, étaient armés de griffes acérées dépassant 15 centimètres.

Ce qui caractérise surtout cet antique amphibie, c'est une sorte de crête ou nageoire se dressant en éventail tout le long du dos, formée d'une trentaine d'épines osseuses continuant la colonne vertébrale, longues de 10 à 80 centimètres et réunies par une membrane rigide : arme de défense, sans doute, rappelant un peu celles, beaucoup plus ténues, que nous apercevons encore sur le dos de la perche ou de la modeste épinoche.

LE CHAUFFAGE ARTIFICIEL DU SOL.

Actuellement, les horticulteurs ne chauffent que l'air des serres. Un spécialiste allemand, le docteur Mehner, a imaginé de chauffer le sol lui-même dans des conditions permettant la culture des primeurs en plein air. Il envoie, dans des conduites enterrées à une profondeur de 50 centimètres à 1 mètre, de la vapeur sous pression de cinq

atmosphères, ayant une température de 150 degrés et à laquelle il mélange de l'air extérieur. Les tuyaux, d'un diamètre de 4 centimètres, laissent entre eux un intervalle de 2 à 5 millimètres, par où s'échappe le mélange d'air chaud qui répand dans le sol une température réglable à volonté. On avait tenté des essais analogues en utilisant des tuyaux de fonte, mais ceux-ci dégageaient une très forte chaleur : la terre, brûlante à leur contact, était tiède à peu de distance. Le docteur Mehner emploie des tuyaux en terre cuite qui dégagent une chaleur très supportable.

Au premier abord, il semble qu'un champ ainsi chauffé, exposé sur toute sa surface à l'air et au vent, doive perdre une quantité de chaleur encore plus considérable que celle qui s'échappe, l'hiver, d'une chambre ou d'une serre par les parois extérieures. Il n'en est rien. La température du sol, en effet, ne varie pas brusquement comme celle de l'air. Voici les chiffres normaux qu'elle atteint au printemps :

	En mars.	En avril.	En mai.	En juin.
A la surface.....	1°	7°	11°	15°
A 30 à 50 centimètres de profondeur.	6°	13°	17°	19°

A cette époque la terre, qui s'est refroidie en hiver, se réchauffe lentement aux dépens du dehors. Si donc, à 60 centimètres de profondeur, on chauffe le sol à 6 degrés en mars ou à 13 degrés en avril, on ne perd pas de calories, comme il arrive dans une serre, car la chaleur se répand dans le sol et, si la surface se refroidit, c'est par le dehors qu'elle se réchauffera ensuite.

Pour tirer parti de ce phénomène, il faut, non point produire de hautes températures pendant la saison froide, mais se borner à secouer l'inertie du sol en lui donnant, un mois ou deux plus tôt, la température qu'il prendra tout seul. On avance ainsi les plantes qui ne profitent pas du soleil d'avril et de mai, parce que leurs racines sont froides. L'asperge, par exemple, se coupe en mai, alors que la température moyenne du sol atteint 11 degrés. Le sol ayant 1 degré au mois de mars, il suffira de le chauffer de 10 degrés pour obtenir des asperges précoces.

Le chauffage, en mars, à 11 degrés, à 60 centimètres de profondeur, d'un champ de 2.500 mètres carrés, soit un quart d'hectare, exigerait une dépense de charbon de 43 fr. 75 (le charbon étant évalué à 11 fr. 60 la tonne). En supputant le double pour éviter tout mécompte, on arrive à 87 fr. 50 qui suffiraient pour donner au sol, en mars, et y entretenir, la température de la surface. Pour ce même champ les frais d'installation reviennent à environ 1.250 francs pour 2.500 mètres carrés, si l'on aménage une certaine étendue.

L'augmentation de rendement est évaluée à un minimum de 2.500 francs pour les asperges et autres légumes précoces.

LE COMMERCE DES AUTOMOBILES.

La valeur des automobiles exportées en 1906 a atteint 137.856.000 francs. Voici, d'ailleurs, la progression de cette exportation depuis 1899 :

1899.....	1.749.000 francs.
1900.....	9.417.000 —
1903.....	50.837.000 —
1904.....	72.034.000 —
1905.....	101.521.000 —
1906.....	137.856.000 —

L'Angleterre est toujours notre meilleur client (pour 49.727.000 fr. en 1905) ; puis viennent l'Allemagne (11.316.000 fr.) et la Belgique (10.229.000 fr.). Les Etats-Unis arrivent assez loin en arrière avec 6.647.000 francs.

UNE NOUVELLE LAMPE ÉLECTRIQUE.

Ce qu'il y a de nouveau dans la lampe à incandescence que viennent d'imaginer MM. H. C. Parker et W. G. Clark, de la Columbia University de New-York, c'est son filament. Ce filament, qui a été baptisé Hélicon à cause de la ressemblance du spectre de sa lumière avec le spectre solaire, consiste en silice principalement. Cette silice est réduite et déposée sur un filament de carbone, du genre de celui de la lampe à incandescence ordinaire, et ce filament siliceux est monté dans une ampoule privée d'air. La lumière produite est très blanche et s'obtient à température relativement basse, avec une consommation électrique faible : un watt par bougie. Le filament est résistant et peut subir des variations de courant considérables. Comparé au filament ordinaire, le filament Hélicon donne trois fois et demie autant de lumière, avec une dépense qui est considérablement moindre au degré de luminosité maximale. La durée du filament atteint 1.300 heures ; mais jusqu'ici on n'a opéré qu'avec des filaments expérimentaux. Des filaments fabriqués industriellement, en grand, donneront peut-être mieux encore. La luminosité ne diminue que très faiblement avec le temps. On a fabriqué des filaments de 30 bougies, pour voltages de 100 à 115, ayant à peu près la longueur du filament de carbone de la lampe ordinaire.

LA CONSOMMATION DE LA VIANDE DE CHEVAL À PARIS.

La consommation de la viande de cheval est, à Paris, en progression continue.

En 1906, 22.792 chevaux, au marché du boulevard de l'Hôpital, sur 28.937 chevaux vendus, soit près de 80 %, ont été dirigés sur l'abattoir de Vaugirard, où, en outre, un grand nombre de chevaux sont amenés directement. Au total, les Parisiens ont mangé 40.000 chevaux, soit environ 11 millions de kilos ; alors qu'en 1899, ils n'en avaient pas consommé tout à fait 5 millions.

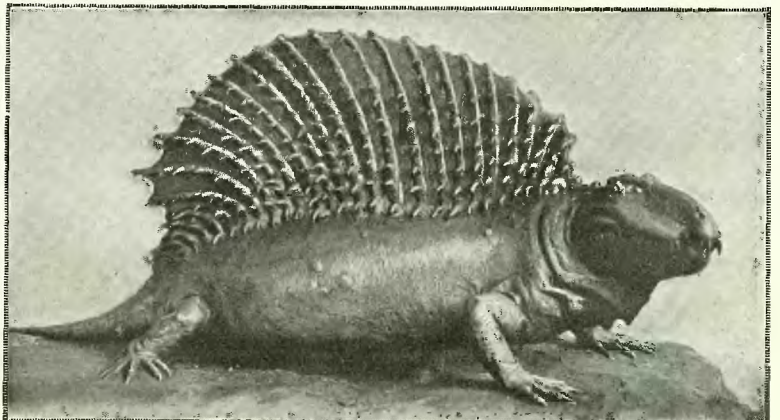
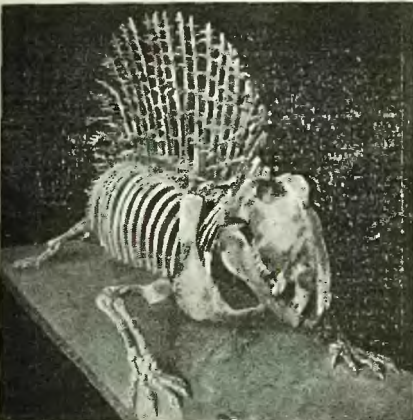
La vogue de la viande de cheval tient évidemment à son bas prix, en présence de la hausse des prix des viandes de bœuf et de mouton. Elle tient aussi à l'emploi très général de la viande crue dans le traitement de la tuberculose, de la pré-tuberculose et de toutes les anémies suspectes.

Beaucoup de malades et de médecins adoptent et préconisent la viande de cheval en raison de la sécurité qu'elle procure relativement au ténia. Cependant sa valeur alimentaire et thérapeutique est loin de valoir celle du bœuf, et des expériences ont montré qu'elle était même toxique dans une certaine mesure.

NOUVEAU PROCÉDÉ POUR ÉPURER LES EAUX D'ÉGOUT.

On vient d'expérimenter, aux environs de Bruxelles, un procédé physico-chimique, imaginé par un ingénieur français récemment décédé, M. Vial, pour épurer en quelques minutes les eaux les plus polluées et qui paraît devoir donner d'excellents résultats.

L'eau d'égout est amenée dans un réservoir d'où elle s'écoule en se mélangeant automatiquement à un lait de chaux de densité variable qui précipite aussitôt toutes les matières organiques. Elle tombe alors dans un réservoir spécial, comprenant une « poche à boue » et un « compartiment de clarification », où un ingénieur système de plans inclinés achève l'opération. L'eau, ainsi traitée, contient à peine 360 bactéries par centimètre cube, alors que le système du docteur Calmette en laisse subsister 11.000. D'autre part, le résidu fournirait pour environ 10 francs d'engrais azoté par mètre cube d'eau épuré.



UN AMPHIBIE QUI VÉCUT IL Y A VINGT MILLIONS D'ANNÉES.— Le néosaure : squelette trouvé au Texas et reconstitution figurant au musée de New-York.— Copyright Walter L. Beasley.

ENTRE MINISTRES

(Voir notre gravure de première page.)

Grande séance, mardi dernier, au Palais-Bourbon. Il s'agissait encore de la Séparation, question toujours brûlante, et certains prophètes, jouant agréablement sur le mot, s'obstinaient à prédire comme dénouement probable une « séparation » entre M. Clemenceau, président du Conseil, et M. Briand, ministre des Cultes, d'où crise ministérielle. Mais les deux éminents collaborateurs n'entendaient pas se prêter à la réalisation de ce pronostic ; avant d'affronter le débat public, ils avaient pris la prudente précaution de sceller leur accord en présence de leurs collègues du cabinet, et c'est avec sérénité que, assis côte à côte au banc des ministres, ils attendaient le jugement de la Chambre, prêts à partager, la main dans la main, le triomphe ou la défaite. Cependant, parlementaires expérimentés, n'ignorant pas le péril de la perfide « pelure d'orange », cause de chutes imprévues, ils se montraient attentifs aux attaques des interpellateurs ; on les vit plus d'une fois échanger des propos confidentiels au sujet des parades et des ripostes qu'elles leur suggéraient.

Son tour de tribune venu, M. Briand soutint l'assaut avec son habituelle maestria, et, quand il eut exposé les idées de conciliation qui continuent de guider sa politique religieuse, celle du gouvernement, M. Clemenceau n'eut qu'à l'approuver du geste. La Chambre leur accorda sa confiance à tous deux par une majorité de 390 voix contre 34.

LE CONCOURS DE SKIS DU MONT GENÈVRE

(Voir notre gravure, page 130.)

Un concours de skis, organisé par le Club alpin de France, a eu lieu, avec un grand succès, le lundi 11 et le mardi 12 février, au mont Genève.

La partie militaire de ces épreuves a surtout présenté un vif intérêt, et sans doute va déterminer l'adoption officielle, dans l'armée, d'un mode de locomotion qui, jusqu'ici, n'était employé qu'à l'essai, pour ainsi dire. Il est très probable que, dès la saison prochaine, les touristes hivernaux rencontreront souvent, sur les pentes des Alpes, en Dauphiné ou en Savoie — et aussi dans les Vosges — l'uniforme des « skieurs » militaires, tel qu'il a fait son apparition au concours du Club alpin.

Sept corps de chasseurs alpins et quatre régiments d'infanterie étaient représentés au mont Genève, où vingt chasseurs italiens, sous le commandement du major Hugo Porta et du capitaine Roberto, étaient aussi venus se mesurer avec nos soldats. Les épreuves ont été suivies par le général Gallieni, en tournée d'inspection, et les généraux du Pontavice et Laud. Et l'occasion a paru excellente, aux officiers



La piste de Cresta, à Saint-Moritz (Engadine), où le comte de Bylandt s'est tué en toboggan. — Phot. Ballance.

italiens et aux officiers français, pour fraterniser de tout cœur aux accents de l'hymne italien et de la *Marseillaise*.

Parmi les amateurs, on se montrait deux champions norvégiens, MM. Harend Schmit et Durban Hansen, merveilleux d'adresse et de sang-froid, auprès desquels certains de nos compatriotes, comme MM. Claret, Payol et Simond, de Chamonix, ont fait pourtant très bonne figure.

TUÉ EN TOBOGGAN

Un diplomate hollandais, le comte de Bylandt, très connu et très estimé des habitués de Saint-Moritz, dans l'Engadine, où, fervent amateur des sports de la montagne, il venait chaque hiver en villégiature, y a trouvé la mort lundi dans une course de toboggan. Ces courses ont lieu sur la piste de Cresta, piste de glace aménagée

avec soin, très rapide, bien égale, mais comportant de nombreuses et fortes courbes, avec des virages relevés à la façon de ceux des vélodromes.

Le comte de Bylandt, tobogganiste très expert, était le premier à descendre. Le champ signalé libre, le départ lui fut donné. Mais l'employé préposé à la manœuvre d'une passerelle en bois, située au point dit la Jonction, pour permettre aux piétons de traverser la piste, négligea d'enlever à temps cet obstacle. L'infortuné sportsman, lancé à une vitesse de plus de 60 kilomètres à l'heure, vint s'y briser. On le releva dans un état lamentable ; le cadre en acier de son toboggan lui avait défoncé la poitrine. Il avait été tué sur le coup.

MORT D'UN POÈTE ET D'UN SAVANT

Deux lauréats du prix Nobel en 1906, M. Giosuè Carducci, le grand poète italien, M. Henri Moissan, le grand chimiste français, viennent de mourir coup sur coup. Nous avions publié leur portrait le 8 décembre dernier, c'est-à-dire quelques jours après qu'ils venaient de recevoir cette haute récompense. C'est un deuil national que produit en Italie la disparition de Carducci ; la fin subite de M. Moissan, qui succombe, à cinquante-quatre ans, à une attaque d'appendicite, sera douloureusement ressentie dans tout le monde de la science, en France et à l'étranger.

MORT D'UNE PRINCESSE FRANÇAISE

La princesse Clémentine d'Orléans, qui naquit au Palais-Royal le 3 juin 1817, était la troisième des dix enfants du roi Louis-Philippe et de la reine Amélie.

Après une heureuse jeunesse passée aux Tuileries et au château d'Eu, elle quitta la France en 1843 pour épouser le prince Auguste de Saxe-Cobourg-et-Gotha, duc de Saxe, major général autrichien, lieutenant général saxon, chef de la branche catholique de cette puissante maison de Cobourg qui règne en Portugal, en Angleterre, en Belgique et en Bulgarie. Après 1848, la princesse Clémentine ne séjourna plus en France, se bornant à traverser notre pays pour aller auprès de ses parents exilés en Angleterre. Ses quatre enfants, le prince



La princesse Clémentine d'Orléans.

Philippe de Cobourg, époux divorcé de la princesse Louise de Belgique, le prince Auguste de Cobourg, veuf de la princesse Léopoldine de Brésil, l'archiduchesse Clotilde, enfin le prince Ferdinand de Bulgarie, venu de Sofia, ont eu la consolation de recevoir son dernier soupir au palais de Cobourg, à Vienne.

Les obsèques de la princesse Clémentine ont été célébrées à Cobourg, dans l'église catholique, où sa place était marquée à côté de celle du prince Auguste, son époux, mort en 1881. Elle laisse trente-huit descendants directs vivants.

LES OBSEQUES DE MARTHE ERBELDING

On sait le crime monstrueux commis à Paris, le 31 janvier, par Soleilland, qui assassina dans des circonstances particulièrement aggravantes, une fillette de onze ans, Marthe Erbeling, appartenant à une honorable famille d'ouvriers. La profonde émotion qu'il a causée dès le premier jour s'est traduite de la façon la plus caractéristique sous la forme d'une imposante manifestation populaire, à l'occasion des obsèques de la petite victime, célébrées aux frais de la Ville, le 14 février. Rarement pareil cortège suivit un humble cercueil, et c'est à travers une foule évaluée à cent mille personnes — véritable mer humaine — que le corbillard chargé de fleurs dut, à grand-peine, se frayer un passage, de la maison mortuaire, située rue Saint-Maur, à l'église Saint-Ambroise, puis de là au cimetière de Pantin.



Les obsèques de la petite Marthe Erbeling : l'enlèvement du corps au domicile des parents, rue Saint-Maur.